

Explication des sections B (« Expliquer comment le Moi s'intuitionne lui-même en tant que sentant ») et C (« Théorie de l'intuition productive ») de la première époque :

Par Charles Theret

Rappels généraux

Les sections B et C qu'il faut expliquer aujourd'hui viennent à clore la première période de l'histoire de la conscience de soi. Cette période est le mouvement du Moi qui va « de la sensation originaire à l'intuition productive ». Le ressort de cette histoire, le principe dynamique qui en elle la met toujours en mouvement sans jamais la fixer est « l'activité idéale présumée en tant qu'illimitable ». La tâche de la philosophie théorique est d'« expliquer l'idéalité de la limite », c'est-à-dire d'« expliquer comment l'activité idéale, admise jusqu'ici en tant qu'illimitable, peut aussi devenir limitée » (p. 68). Bref, le point de vue du philosophe est celui qui parvient à exposer la *genèse* de ce devenir fini, limité ou de ce devenir-objet de l'activité subjective illimitable : il s'agit donc d'expliquer comment l'intuitionnant peut en arriver à s'intuitionner, à s'objectiver, à s'apparaître à même sa propre conscience de soi en tant qu'objet.

La tâche A/ a démontré que les deux activités en conflit sont toutes deux idéelles lorsqu'elles restent infinies et en mouvement, mais qu'elles deviennent réelles lorsqu'elles se fixent en un tiers, un produit commun fini, qui est un point d'équilibre précaire entre les deux activités. Toutefois, l'activité illimitable ne peut souffrir en aucun cas cette situation d'équilibre, de finité puisqu'elle est par nature illimitable, tandis que l'activité réelle accepte d'être limitée, puisqu'elle est limitable même si dans le mouvement elle est elle aussi infinie, illimitée. C'est pourquoi le mouvement est freiné mais jamais arrêté, car l'activité idéale est à la fois ce qui limite et donc freine le mouvement en s'intuitionnant dans l'activité réelle, mais aussi ce qui réactive toujours le mouvement, refluidifie ce qui a été freiné une fois, et dépasse ainsi chaque étape provisoire qu'incarne chaque produit. Cependant, il y a ici un double mouvement :

- un mouvement d'explosion : l'activité idéale déborde le produit (qui n'est autre qu'un équilibre temporaire et précaire, défini en termes de durée), pour se remettre elle-même en mouvement ainsi que l'activité réelle. L'activité illimitable fait donc exploser l'équilibre du produit ;

- un mouvement d'implosion : le produit lui-même, en tant qu'équilibre, est déséquilibré de l'intérieur en cela que l'activité idéale réactive dans le produit lui-même l'infinité de

l'activité réelle. Dans le produit en sa durée (issu de l'équilibre des deux activités freinées), l'activité réelle est limitée ; dans le mouvement réactivé par l'activité de nouveau idéale, elle redevient infinie, c'est-à-dire illimitée (Schelling explique bien dans sa philosophie de la nature qu'il y a au sein du produit lui-même une pulsion vers l'infini, et pas seulement dans la productivité).

Cette réactivation du mouvement est issue d'une contradiction entre l'activité réelle et l'activité idéale au sein du produit, qui ne peut pas être le pur sujet-objet, et qui doit dès lors s'auto-dépasser à cause de l'activité idéale qu'il n'arrive pas à contenir en lui. Le mouvement d'explosion est premier quant au mouvement d'implosion, car celui-ci découle de celui-là. C'est parce que l'activité idéale déborde l'équilibre précaire du produit (= explosion) qu'ensuite le produit lui-même s'auto-dépasse, se refluidifie (= implosion) (voir l'exemple du matériau, section A).

Toutefois, parce qu'au sein de la synthèse progressive, de l'histoire de la conscience, ce qui est recherché c'est l'identique, le sujet-objet qui s'intuitionne lui-même, ce mouvement doit se fixer dans de nouveaux produits, car le Moi tente toujours de rendre objectif, conscient ce qui ne l'est pas originellement, en le fixant dans un produit au sein duquel il apparaîtra en sa liaison et sa distinction d'avec l'activité objective. Mais puisque l'activité idéale est illimitable, elle sera nécessairement source de contradiction, de conflit, et c'est pourquoi elle réactivera le mouvement et se fluidifiera de nouveau ainsi que l'activité réelle, le but du mouvement étant de trouver l'équilibre absolu, dans un produit qui sera également produisant, ou une paix entre les deux activités.

D'où vient alors le conflit ? Du fait que le Moi tente d'objectiver, de rendre conscient l'activité idéale, bref de limiter l'illimitable, afin que le Moi se saisisse *en tant que* Moi. Le conflit naît par conséquent de l'exigence du *en tant que (als)* ou du *pour le Moi* (donc de l'auto-intuitionner du Moi comme devenir-objet). Mais par là s'ouvre le champ du devenir infini, qui repousse continuellement la limite, qui va de produit en produit, afin que le *en tant que* ou le *pour le Moi* finisse par regagner l'identité avec l'activité originelle infinie, à l'infini cependant.

Il semble donc que ce qui se déroule ici, ce soit le devenir adéquat du sujet et de l'objet progressant à l'infini qui est né de l'inadéquation première entre l'activité subjective et l'activité objective. Le produit en lequel se fixe, se freine provisoirement les deux activités opposées, est un *en même temps (zugleich)* qui pourtant ne peut durer que tant que l'équilibre dure. Lorsque ce dernier explose et implose, le *en même temps* du produit fini est perdu, le mouvement est réactivé, et il s'agit ensuite de regagner un nouvel *en même temps* des deux activités dans un nouveau produit fini, qui lui-même sera dépassé par ce double mouvement de re-fluidification qu'est l'explosion-implosion. Le produit qui suit la perte d'un *en même temps* précédent est un *en même temps* qui

s'exprime comme un *à nouveau* (*wieder*). Lorsque les deux activités se fixent dans un nouveau produit, elles *regagnent* (*à nouveau*) un produit *en même temps* idéal et réel. L'exigence du *en tant que* ou du *pour le Moi*, qui n'est autre que l'exigence transcendante comme l'appelle Heidegger, entraîne donc la progression qui va de produit en produit, d'un *en même temps* à un nouvel *en même temps*.

Cependant ce qui détruit à chaque fois le *en même temps* gagné à chaque fixation du conflit, à chaque produit fini, c'est l'activité idéale, intuitionnante, illimitable, retournant vers le Moi. La durée de la fixité dépend de l'équilibre qui s'instaure entre l'activité objective infinie mais limitable et devenue limitée, et l'activité subjective infinie mais illimitable. Cette dernière, dans le produit, est fixée, limitée, mais elle ne tolère pas longtemps cette fixité, ce freinage, car elle est, dans le conflit, mouvement. Alors que l'activité objective supporte la limitation, puisqu'elle est limitable et peut donc être limitée, en revanche, l'activité subjective fait toujours exploser et implorer la fixité pour rétablir le conflit et la fluidité, bref le mouvement.

Toutefois cette fluidité ne peut être que conflit, car il n'y a mouvement que s'il y a contradiction entre les deux activités. L'activité subjective, en réactivant le conflit, donc en faisant exploser le produit fixe, fini, repositionne l'activité objective comme infinie, comme mouvante, comme idéale, car alors, si la fixité présente est surpassée, cette activité redevient limitable, et non plus limitée, elle est donc de nouveau infinie. Le produit ne peut donc pas durer, mieux, ne dure que le temps du repos, c'est-à-dire de l'équilibre, du *en même temps*, qui n'est qu'un *en même temps* précaire, car l'activité subjective illimitable renaît toujours et revendique le conflit afin de perdurer *comme telle*, puisque le but est qu'elle apparaisse en tant que telle dans la conscience.

Or, les deux activités ne sont que par le conflit instauré par le jeu de la limite. C'est la limite qui découpe les directions, et si le conflit cessait, la limite serait également supprimée, et inversement : on aurait alors la pure identité immédiate du sujet-objet, mais pas pour le sujet lui-même (le *als*). Le produit commun est donc toujours appelé à implorer, à ne pas durer, car il n'est que le repos d'un mouvement qui doit toujours renaître. La suppression du mouvement n'est donc pas définitive, puisque le produit commun, fixe et au repos, est conditionné par le conflit, et que ce conflit ne se résout pas dans ce produit commun qui est fini. Il y a donc un débordement au sein même du produit, qui est habité par sa propre suppression ou son propre dépassement. Le Moi ne peut donc pas s'intuitionner complètement et parfaitement dans ce produit commun, puisque ce produit est un produit fini, limité et fixe, tandis que l'activité qui intuitionne, l'activité subjective, est illimitable et infinie. Si le produit commun est issu du conflit entre l'activité subjective et l'activité objective, alors l'activité subjective reste toujours insatisfaite par ce produit commun, car

elle le déborde toujours en tant qu'elle est illimitable. Cependant, puisque le produit est issu du Moi lui-même, il est donc légitime de dire que ce débordement du produit est au sein du produit lui-même, qu'il se stabilise certes mais qu'il porte en lui la nécessité de son propre dépassement, de sa propre re-fluidification, de sa remise en mouvement, car l'activité idéale, devenue réelle à travers l'opposition, regagne son idéalité, son caractère illimitable, et parce que le produit est issu du conflit et que ce conflit est toujours réactivité par l'activité subjective.

Bref, si le produit commun – ce produit fini compris comme le tiers issu du conflit en tant que ce dernier se fixe ou s'équilibre – si le produit commun est le Moi lui-même dans sa fixation, alors le dépassement du premier produit, par exemple le matériau ou la passivité, se situe au sein même du produit, et il ne dure que tant que sa fixité contient sa propre mobilité endormie. Mais celle-ci devra nécessairement se réveiller, car l'activité subjective ne tolère pas la limitation, la finité. D'où le devenir et les époques pour la conscience ; d'où le devenir intelligent du Moi, qui n'est autre que l'éveil de ce qui est endormi dans la fixité, ou encore le devenir conscient de l'inconscient.

Ainsi le dépôt, le produit, qui n'est autre qu'une fixation précaire des activités opposées, devient, dans le mouvement et son auto-dépassement, un *passé* que le philosophe peut sonder, dont le Moi lui-même ne peut pas prendre conscience *en tant que tel*, mais de façon transformée. C'est pour cette raison qu'il ne reste que des traces pour le Moi et non pas la genèse du produit ou la productivité du mouvement, c'est pour cette raison que dans son devenir-conscient, dans son devenir-objet, le sujet oublie, en un passé inconscient, sa propre activité. Pourquoi ? Parce qu'il ne peut pas s'intuitionner comme intuitionnant lorsqu'il intuitionne. Par cette incapacité, le Moi dépose comme son passé inconscient ce qui, comme le sait pourtant le philosophe, est issu de sa propre activité infinie. Le destin du Moi, dans ce devenir-conscient, est ainsi de perdre son *en même temps*, et de le re-gagner (*à nouveau, wieder*) dans ce mouvement, en des points fixes et précaires, dans des produits. Mais, à cause de l'infinité et du caractère illimitable de l'activité subjective, idéale, cette fixation n'est qu'un freinage, et non point un arrêt. Il n'y a pas de repos pour le Moi, qui doit toujours être activité, car si son activité venait à s'éteindre, c'est-à-dire à s'arrêter, alors le Moi mourrait, c'est-à-dire qu'il serait un pur objet – le Moi doit durer parce qu'il est défini en termes d'activité. En effet, être, c'est être intuitionné ou être mort, être objet. Le Moi n'est vie que dans le mouvement, donc dans la perte continue des *en même temps* (des produits) dont il ne reste en lui que des traces et que seul le philosophe peut expliquer en leur genèse. Toutefois, sans l'activité illimitable, qui est activité de s'intuitionner, donc activité de négation, de limitation, il n'y aurait qu'expansion sans limites de l'activité illimitée, réelle infinie. Celle-ci est cependant limitable et ne

devient limitée que par ce retour sur soi de l'activité idéale qui tente de s'intuitionner elle-même dans l'objet, dans le produit. N'y trouvant son compte, elle fait exploser-imploser la limite qu'elle a pourtant fondée, et réactive ainsi le mouvement, refluidifie les opposés.

Dès lors, l'écriture *philosophique* du *Système* est composée 1) par le futur, car le philosophe anticipe dans une fiction ce qui ensuite doit se confirmer au présent dans le Moi – l'*a priori* qui doit être vérifié par le fait –, car la contradiction permet le mouvement vers l'avant, une sorte de destin du Moi. Le philosophe est celui qui anticipe au conditionnel ce mouvement, qui doit ensuite se confirmer au présent dans des produits finis. Schelling insiste sur le caractère temporel de l'*a priori* : c'est ce qui est avant, la possibilité future que le fait doit venir assurer au présent. Il le dit par exemple dans son *Introduction à l'Esquisse* : « Chaque question contient, dissimulé, un jugement *a priori* : chaque expérimentation, en tant qu'expérimentation, est une prophétisation » (trad. p. 76). L'*a priori* pour Schelling est donc une anticipation, d'où la présence du conditionnel dans le texte (ce qui a été appelé *fiction* la dernière fois), qui ensuite se transforme en présent lorsque Schelling constate qu'« il en est bien ainsi » (par exemple p. 86, trad. p. 75).

L'écriture du *Système* est également composée 2) par le passé, car ce qui pour le philosophe apparaît en sa genèse et sa processualité se présente pour le Moi en tant que traces, en tant que passé inconscient (d'où l'écart et la transformation entre ce que décrit le philosophe et ce qui est pour le Moi, alors qu'il s'agit de la même chose qui se présente aux deux, par exemple il s'agit de la même matière pour le philosophe et pour le Moi, mais qui subit pour ce dernier une transformation puisqu'il n'a pas accès à sa genèse). Ces traces sont comme les vérifications de ce qui a eu lieu sans que le Moi ne le sache, elles sont également ce qui assure au philosophe que sa fiction ou son anticipation *a priori* n'est pas arbitraire, mais vraie. En revanche, le présent, en tant qu'il s'incarne dans des produits, est instable et précaire, car le *en même temps originaire* est à venir, est à rétablir (dans un problématique sujet-objet), ou est perdu pour le Moi, mais pas pour le philosophe.

B) Expliquer comment le Moi s'intuitionne lui-même en tant que sentant

Explication

Lorsque je sens je suis *en même temps* actif et passif, sentant et senti, idéal et réel. Comment le Moi peut-il parvenir à cet *en même temps* qui semble à première vue contradictoire ?

Il s'agit de passer ici de la pure passivité où le Moi est perdu dans le senti, au Moi déterminé comme sentant, c'est-à-dire s'intuitionnant comme celui qui sent. En effet, dans le premier

moment de la sensation originaire, le Moi ne pouvait que sentir sans se savoir sachant, même s'il l'était déjà, mais seulement pour le philosophe qui observe le Moi, pas pour ce dernier. Il ne pouvait pas s'intuitionner en tant qu'intuitionnant. De cette débilité découlait l'impossibilité de prendre conscience de soi comme un Moi. Si le Moi à présent parvenait à s'intuitionner en tant que sentant, il serait déjà sur le chemin de ce devenir intelligent. Le but est ainsi d'équilibrer l'intuitionnant (le sentant) et l'intuitionné (le senti) dans un nouvel *en même temps*, où le Moi devient « *en même temps sentant et senti* ». Pour ce faire, il faut que l'acte de sentir, le sentant, qui est idéal ou subjectif devienne réel ou objectif afin que le Moi prenne conscience de lui en tant que sentant et ne s'abîme plus dans la pure passivité. Naît donc ici une nouvelle contradiction, car l'on ne comprend pas encore comment le Moi peut s'extraire de la pure passivité et se poser en tant que sentant pour soi, c'est-à-dire en venir à limiter son activité idéale pour qu'elle lui apparaisse comme réelle, objective.

Ce qu'il faut toutefois remarquer d'emblée, c'est que ce qu'il s'agit d'objectiver, ce n'est pas en premier lieu les termes (sujet-objet, sentant-senti, etc.), mais la relation ou la copule qui lie les deux. En effet, Schelling écrit : « Deux opposés a et b (sujet et objet) sont réunis par l'action x, mais en x il y a une nouvelle opposition, c et d (sentant et senti), l'action x devient donc elle-même à nouveau (*wieder*) objet ; elle ne peut elle-même s'expliquer que par une nouvelle action = z, laquelle contient peut-être à nouveau une opposition, etc. ». Ce qu'il s'agit donc ici de rendre objet c'est la copule qu'est la sensation originaire en cela qu'elle lie certes sentant et senti, mais que le sentant en tant que tel n'est pas exprimé. Naît dès lors une nouvelle contradiction au sein de cette copule qui oblige le Moi à créer une nouvelle copule qui résout la contradiction. Si une nouvelle copule ou action ne pouvait pas être créée par le Moi, il s'anéantirait comme Moi, car il ne deviendrait jamais conscient de soi. Cette nouvelle copule sera l'intuition ou l'activité productive.

Si donc ce qui prime dans le Moi, c'est avant tout le lien ou la copule, et si le Moi est habité par des contradictions qui lui offrent une histoire, alors on peut définir le Moi comme une *machine à créer des copules*. Celle qu'il crée ici lui permettra de résoudre la contradiction qui fait du sentant une l'activité idéale pourtant intuitionnée par le Moi lui-même, c'est-à-dire devenue réelle.

Solution I

Ce que le Moi trouve, c'est la négation d'activité. Le réel ou la passivité dans lequel il se perd est la quantité d'activité qui est niée en lui, et c'est pour cette raison qu'il est affecté. Cependant, cette négation d'activité sera ce qui permettra au Moi de prendre conscience de lui-même

en tant que sentant, de faire du sentant un objet, car ce n'est qu'en opposition à l'activité réelle ou à la négation d'activité que le Moi va pouvoir s'intuitionner en tant que tel. Il faut donc qu'il reprenne en lui cette négation d'activité. C'est donc dire que le négatif doit être repris dans l'affirmatif afin que ce dernier se connaisse en tant que tel. L'intuition par le Moi de lui-même en tant que sentant ne sera par conséquent possible que sur fond de négativité, sur fond de passivité, de trouvé. Or, intégrer en soi la négation d'activité pour faire que le sentant, l'idéal devienne conscient ou objet, nécessite une activité. En effet, ce n'est que le Moi actif qui pourra intégrer en lui la passivité, ce n'est donc que le Moi idéal qui reprend en lui la négation d'activité. Ainsi, de par la passivité telle qu'elle est accueillie dans le Moi idéal, le Moi peut intuitionner le senti et le rapporter à soi, le connaître. Il y a déjà la constitution d'une « micro-réflexivité », au sens où, comme nous le verrons, par cet accueil de la négation dans l'affirmation, les deux vont pouvoir se distinguer en tant que tels.

La sensation est toujours la détermination réciproque d'une passivité et d'une activité. Si l'on refuse cette reprise du trouvé dans le trouvant, et si l'on n'explique pas que ce dernier agit pour effectuer cette reprise, alors on ne peut pas rendre compte de cette relation de réciprocité qui existe dans toute sensation entre la passivité et l'activité du Moi.

Le Moi sentant est actif, car il est celui qui reprend en lui la négation de l'activité, le trouvé ou le senti. Mais alors le sentant qui reprend en lui cette négation ne peut être que l'activité idéale illimitée. Toutefois, cette activité idéale ne peut apparaître *en tant que telle* qu'en opposition à l'activité limitée, réelle, freinée. De même que le Moi ne peut prendre conscience de lui-même comme actif que sur fond de négation ou de passivité, de même l'activité idéale ne peut se présenter comme idéale au Moi que dans la mesure où elle dépasse la limite, car sinon elle ne pourrait pas se distinguer en tant qu'idéelle. S'extrait ainsi de la pure sensation celui qui sent, qui connaît l'impression, car alors il s'est opposé en la dépassant à la limite, à la passivité. Le Moi est certes passif en cela qu'il trouve, qu'il sent, mais il est actif en cela qu'il est celui qui se détermine comme celui qui sent. L'étranger du trouvé est ainsi réintégré dans l'activité idéale qui peut ainsi se déterminer dans sa différence d'avec l'activité réelle, puisque l'une reste au sein de la limite tandis que l'autre dépasse cette limite. C'est donc la limite qui permet la différenciation de l'une et de l'autre, et sans elle il n'y aurait aucune différence et tout serait perdu dans le mouvement infini et uniforme. En dépassant la limite, le Moi idéal accueille donc la négation d'activité, l'étranger, l'altérité, et la place en lui. L'activité réelle est ainsi subordonnée explicitement à l'activité idéale qui reste libre quant à elle, alors que celle-là lui est aliénée, car elle n'a alors de lieu qu'au sein de l'activité idéale. Cette reprise de l'activité réelle dans l'activité idéale ne sert qu'un unique but : parvenir à distinguer les deux activités *en tant que telles*, et pour cela, il est nécessaire que l'activité

idéelle dépasse la limite afin de n'être pas confondue avec l'activité réelle, tout comme cette dernière apparaît alors comme celle qui ne dépasse pas la limite. La limite doit donc tomber dans l'activité idéelle, dans le sentant, pour qu'il puisse la dépasser et se distinguer de l'activité réelle, de la passivité. Se noue ici une relation de détermination réciproque entre les deux activités, qui ne peuvent apparaître *en tant que telles* qu'en opposition à l'autre.

Mais si l'activité idéelle doit intégrer en elle la limite se crée alors une contradiction, car ce n'est que dans l'activité réelle que tombe la limite, or elle doit tomber ici dans l'activité idéelle puisqu'elle doit l'intégrer en elle. « Dire que la limite doit tomber dans l'activité idéelle signifie donc : la limite doit tomber au-delà de la limite ; ce qui est une contradiction manifeste » (p. 83, trad. p. 73). Le dépassement de la limite en l'intégrant semble donc poser la limite dans ce qui n'est pas en soi limité. Comment résoudre cette contradiction ?

Deux options s'offrent, mais qui vont s'avérer insatisfaisantes :

1) Supprimer la limite : elle ne serait alors plus attachée à l'activité réelle. Mais ce n'est pas assumer la limite *en tant que* limite ;

2) Produire la limite : le Moi idéal serait certes limité, mais en et par lui-même. Il n'y aurait alors pas d'intégration de l'étranger, du trouvé. Il est nécessaire en effet de conserver la *même* limite.

La solution pour faire en sorte que le Moi idéal puisse intégrer cette limite en tant que telle et qu'elle reste la même limite est de la déterminer, car en déterminant une chose, on présuppose qu'elle est indépendante (donc trouvée, contingente), mais qu'en la déterminant elle devient dépendante, et qu'ainsi elle passe de l'indétermination à la détermination. Il y a donc une passivité : on reçoit la limite comme quelque chose d'indépendant et d'indéterminé, et en la reprenant par la détermination, on la rend dépendante, on l'aliène, et on la détermine. C'est ce que fait l'activité idéelle lorsqu'elle accueille en elle la limite, car alors la limite n'est plus la pure passivité, mais une passivité déterminée par l'activité idéelle, et elle est pour le Moi en tant que sentant. On accède ainsi à travers la détermination à un *en même temps* des deux activités : le Moi est *en tant que sentant et en tant que senti en même temps*. Mais cette détermination va entraîner la transformation des deux termes, puisque l'activité réelle n'est plus indéterminée, mais déterminée : le Moi en tant qu'il pâtit ne pâtit plus totalement, mais pâtit dans une certaine sphère déterminée, et hors ou au-delà de cette sphère, il est actif. L'activité réelle ou la négation d'activité s'est transformée en tant que sphère déterminée de passivité, mais l'activité idéelle va elle aussi subir une transformation, car elle

n'est idéelle qu'en opposition à la passivité. Dès lors si elle se dégage *en tant qu'*idéelle à travers l'opposition d'avec la passivité, elle doit elle-même pâtir de la limitation, qui est un trouvé. En effet, la sphère de passivité n'est déterminée comme telle que par l'activité idéelle du Moi qui, en dépassant la limite, détermine et limite la passivité, la limitation. Le Moi idéal limite donc activement la limitation. Toutefois, il devient alors lui-même limité, puisqu'il se dégage en tant qu'idéal par l'opposition à la passivité, donc à la limite. La limite s'impose donc à lui, il est donc passif : « en tant que le Moi est limitant, il est actif, mais dans la mesure où il est le limitant de la limitation, il devient lui-même limité » (p. 85, trad. p. 74).

L'action de production qu'est la détermination « est donc la réunion absolue de l'activité et de la passivité ». La détermination de la passivité par l'activité du Moi idéal implique que le Moi idéal lui-même devienne passif, en tant qu'il reçoit la limite pour la déterminer. Il est donc actif en déterminant la sphère du pâtir, mais passif en recevant la limite comme un trouvé qu'il doit intégrer en lui en le dépassant. On obtient donc un nouvel *en même temps* de l'idéal et du réel, mais cet *en même temps* est détermination réciproque du limitant (l'idéal) par le limité (le réel). Le limitant devient *en même temps* limitant de la passivité et limité par cette activité de limiter la limitation ou la passivité. Ce n'est pas tant la limite qui fait de l'activité idéelle un limitant *et* un limité, mais c'est l'activité idéelle elle-même qui, dans son action de détermination de la limite en la dépassant et l'intégrant en elle, devient à elle-même limitée ou objet. Il y a donc dans cette action de production « une activité qui présuppose une passivité et inversement une passivité qui présuppose une activité » (p. 85, trad. p. 74). Puisque c'est le Moi idéal qui produit, qui détermine, c'est lui qui devient *en même temps* passif et actif, car la négation d'activité n'a plus de sens ici qu'en étant intégrée et admise dans l'activité idéelle.

Mais par cette opposition entre activité et passivité, le sentant en tant qu'actif peut apparaître en tant que tel précisément parce qu'en lui se trouve la négation d'activité ou la passivité, et qu'il peut alors se positionner en tant que sentant, et en tant qu'il est celui qui n'est pas passif. Cependant dans cette détermination de lui-même en tant qu'actif, il se pose d'emblée en même temps en tant que passif, donc en tant que limité. Il devient ainsi un objet pour le Moi, c'est-à-dire qu'il est devenu intuitionné, conscient. Toutefois, puisque le sentant est *en même temps* passif et actif, il est objet certes, car limité, mais il est tel seulement parce qu'il agit sur la limite : « Dans la présente action, il devient *sentant* pour lui-même. Il devient objet à soi-même en général, parce qu'il est limité. Mais il devient objet à soi-même en tant qu'actif (en tant que sentant), parce qu'il n'est limité que dans son acte de limiter » (p. 85, trad. p. 75). Se dégage ainsi une objectivation de l'activité idéelle qui ne la pétrifie pas mais la limite, c'est-à-dire la rend réelle tout en la conservant comme

idéelle, puisqu'elle est active. En dépassant la limite et en l'intégrant en elle, en la déterminant, l'activité idéelle est devenue réelle, car elle s'est limitée non pas seulement parce que la limite est trouvée et présumée pour agir, mais encore parce que l'activité idéelle en déterminant la limite se limite elle-même : « Le Moi (idéel) devient donc objet à soi-même *en tant que limité dans son activité* ». Le Moi n'est dès lors sentant pour lui-même qu'en rendant objective son activité, grâce à la détermination : il reste idéal en cela qu'il a dépassé la limite, mais il est devenu réel et conscient pour le Moi en devenant limité dans son agir, car en déterminant la limite ou la passivité il s'est restreint à une sphère d'activité qui lui est propre et qui dépend de la sphère de passivité pour apparaître *en tant que telle*, toute comme la sphère de passivité ne peut apparaître *en tant que telle* qu'en opposition à l'activité idéelle.

Mais si le Moi devient sentant pour lui-même, c'est-à-dire un réel actif, ou encore une activité limitée, alors son corrélat, le senti, est exclu de la conscience, car le sentant occupe seul tout l'espace. Le senti est par conséquent expulsé hors du Moi sentant. Mais alors le senti est au-delà du limité, il n'est alors plus ce qui est réel, mais ce qui est idéal, car ce qui est au-delà de la limite (ici le sentant devenu objet) est idéal. C'est donc une question de topologie : le senti occupait tout le Moi, mais, de par l'exigence du *pour le Moi* ou du *en tant que*, le sentant a dû se déclarer et devenir conscient donc réel. Mais alors le Moi, en tant que producteur, ne peut plus tolérer en son lieu le senti qu'il rejette au-delà de la limite qu'est devenu le Moi sentant. Nous verrons plus en détail par la suite ce mouvement d'expulsion et de renversement de l'idéal vers l'extérieur et du réel vers l'intérieur.

Le Moi idéal produit la limitation de la limite, c'est-à-dire qu'il offre une sphère déterminée à la passivité. La sphère est donc sa production, mais pas la limite en tant que telle, elle est ce qui est trouvé, le contingent (ce qui tombe) : il la reçoit et la présume. La limite se situe donc *entre* le Moi sentant et la chose en soi qui lui est opposée. L'activité idéelle produit la sphère de passivité, mais pas cette limite qui fait signe vers son opposé, la chose en soi, car la limite est ce qui le distingue en tant que sentant de la chose en soi en tant que senti. Dès lors la chose en soi vient à le limiter du dehors, même si c'est lui, dans la genèse du Moi conscient et de la chose en soi, qui détermine la sphère de validité de cette limitation extérieure, de cette passivité – car le sentant est, dans le mouvement, et non pour le Moi, *en même temps* réel et idéal. Or ce qui limite est activité intuitionnante, donc idéelle. L'activité limitée qu'est devenue le sentant est alors réelle tandis que son opposé la chose en soi devient idéelle. Et c'est bien là le rôle de l'activité idéelle que de limiter l'activité réelle, or si le Moi sentant est actif certes, mais passif en cela que la limite s'impose à lui et qu'elle le limite, alors la chose en soi sera elle-même l'expression de l'activité idéelle. La limite,

en tant qu'elle est ce qui distingue activité réelle et activité idéale, ne peut être *ni* dans la chose *ni* dans le Moi, car ils ne peuvent se différencier l'un de l'autre sans elle. Il faut dès lors que chacun occupe son lieu (le sentant comme freiné, devenu réel / la chose en soi comme au-delà de la limite et du limité, devenue idéale), et ces lieux ne se différencient que par ce qui est hors-lieu, à savoir non pas la limite, qui est entre les deux, mais le fondement de la limite. La limite est ainsi « le commun où le Moi et son opposé entrent en contact », c'est-à-dire peuvent se déterminer réciproquement : le sentant délimitant l'impact de l'activité intuitionnante qu'est la chose en soi ; la chose en soi limitant l'activité sentante devenue par là objective ou réelle.

Deux remarques :

1) Grâce à cette intégration de la limite dans l'activité idéale, l'idéalisme transcendantal peut dépasser a) l'empirisme, car il est possible d'expliquer comment le Moi est actif, sentant, tout en pâtissant ; b) le nihilisme, l'idéalisme délirant et le scepticisme, car la sensation ou la passivité n'est pas produite librement et consciemment par le Moi ; c) le réalisme de Jacobi (voir p. 97, trad. p. 85) et le dogmatisme, car la chose en soi n'est pas un pur donné ou un révélé, mais la projection de l'activité idéale – elle a donc, comme nous le verrons, un « substrat idéal ». C'est donc soit la négation dans l'affirmation, soit l'inverse qui sauve de ces possibilités philosophiques ruineuses, car l'idéalisme transcendantal part d'un *en même temps* du sujet et de l'objet qui, malgré les changements de copule, restent irrémédiablement liés.

2) La limite est l'expression ou le lieu-tenant de la copule qu'est la détermination ou la production : la limite n'est *ni* idéale *ni* réelle, car elle est ce qui les distingue. En revanche, l'activité synthétique de détermination ou l'intuition productive est *et* idéale *et* réelle. Cette copule, pour pouvoir flotter entre l'idéal et le réel doit donc posséder cette structure *et... et...*, mais pour être les deux, il faut qu'ils soient distingués, ce qui est le rôle de la limite, qui n'est *ni...ni...* La copule *et...et...* utilise donc comme son instrument ou son lieu-tenant la limite *ni...ni...*, afin de pouvoir agir. Si l'activité productive est *et* idéale *et* réelle, ce qui la manifestera dans la sensation objectivée, ce sera ce qui ne peut être *ni* idéal *ni* réel, car sinon l'activité intuitionnante ne pourrait pas être les deux *en même temps*.

Solution II

Schelling veut dégager les moyens termes entre la sensation originaire et l'intuition productive. Il s'agit de savoir comment le Moi est tombé dans le cercle de réciprocité entre passivité et activité. Comment le Moi a-t-il pour la première fois pénétrer dans cette relation réciproque

d'activité et de passivité ? Bref, comment la limite originare passe-t-elle dans le Moi idéal ? Comment en vient-il à admettre en lui la limite tout en la dépassant ?

Si le Moi n'est ce qu'il est que pour lui-même, si c'est l'exigence du *pour le Moi* qui impose que le Moi ne soit rien en dehors de ce qu'il peut considérer *en tant que tel*, alors il ne doit être idéal que pour lui. Toutefois, si la limite tombe dans l'activité idéale, elle ne peut pas apparaître en tant qu'idéelle pour le Moi puisqu'elle sera limitée par la limite en elle, alors que l'activité idéale est par nature illimitable, illimitée. Ainsi cette activité idéale en laquelle tombe la limite est donc toujours en elle-même idéale, mais pas pour le Moi. L'activité idéale en posant en elle la limite apparaît au Moi non pas en tant qu'idéelle, mais en tant que réelle, puisqu'elle est limitée. Ne pourra dès lors être idéale que l'activité qui dépasse la limite, car ce qui est dans la limite, même s'il est idéal en soi ne l'est pas pour le Moi. Mais en dépassant la limite, l'activité idéale en tant qu'idéelle est limitée. Cette contradiction, entre d'une part l'activité idéale qui est idéale en tant qu'elle dépasse la limite, et d'autre part cette même activité qui n'est plus idéale, car en la dépassant elle est limitée donc réelle pour le Moi – cette contradiction ne peut être dissoute que « *si le dépassement de la limite et le devenir-limité sont pour le Moi idéal une seule et même chose* » (p. 88, trad. p. 77). En effet, le Moi, en dépassant la limite se limite lui-même, donc devient réel, mais en dépassant la limite il demeure idéal, puisque n'est idéale que cette activité qui dépasse la limite. En dépassant la limite, l'idéal s'affirme donc en tant qu'idéal, en opposition à l'activité réelle freinée dans la limite, mais aussi en tant que réel, puisque alors s'impose à lui une limite. En étant idéal (= en dépassant la limite) il devient réel (limité par la limite ou la passivité).

L'activité idéale ne peut donc être idéale et réelle, active et passive *en même temps* sans qu'elle se trouve en opposition et en relation réciproque avec l'activité réelle ou la négation d'activité. Car alors, en dépassant l'activité entravée dans la limite, elle reste idéale en cela qu'elle est active et détermine activement la sphère de la passivité, mais est passive, donc réelle et limitée, en cela qu'à elle s'impose la limite. On retrouve donc la même structure que tout à l'heure, mais avec cette précision que ce qui rend possible cette détermination réciproque dans l'opposition, c'est une troisième activité qui est « *en même temps* idéale et réelle » (p. 89, trad. p. 77). Cette activité est l'activité productive qui détermine réciproquement la passivité par l'activité et l'activité par la passivité. Le Moi idéal peut ainsi demeurer actif (donc idéal) tout en étant limité (il subit la présence de la limite comme non-produite par lui).

Le subjectif en tant que tel devient donc objectif, c'est-à-dire que le sentant devient objectif, intuitionné en tant que sentant, et cela n'est possible que par l'activité productive qui permet de faire en sorte que l'activité qui dépasse la limite soit *en même temps* idéale (en cela qu'elle est

active) et réelle (en cela qu'elle est limitée en tant qu'active). Le subjectif, le sentant, est par conséquent, objectivé en tant que subjectif, car l'activité productive permet d'établir, par la détermination réciproque de la passivité et de l'activité, un idéal qui est en même temps réel. La troisième activité « *en même temps* freinée à l'intérieur de la limite et la dépassant, *en même temps* idéale et réelle » permet au Moi sentant d'apparaître pour le Moi *en même temps* en tant qu'actif, mais en tant que limité comme Moi actif. Le Moi ne peut ainsi prendre conscience de lui comme sentant que par cette troisième activité qui peut mettre en opposition activité et passivité, idéalité et réalité, parce qu'elle est *et l'une et l'autre*, et que la limite dont elle se sert pour les distinguer n'est *ni l'une ni l'autre* : « c'est dans *cette* activité que le Moi devient pour soi-même objet en tant que sentant. Dans la mesure où il est *sentant*, il est idéal, dans la mesure où il est *objet*, il est réel ; donc cette activité par laquelle il devient objet en tant que sentant, doit être *en même temps* idéale et réelle » (p. 89, trad. p. 78). Le Moi sentant est ainsi doté d'une nature ambiguë, ambivalente, car il peut être *en même temps* réel (être intuitionné pour le Moi en tant qu'objet, grâce à la présence de la limite qui doit être la *même* limite et être *en tant que* limite) et idéal (en tant qu'il est actif et détermine la sphère de passivité). Seule la nouvelle copule *en même temps* idéale et réelle permet la constitution d'une activité limitée consciente. Le Moi est devenu « idéal et réel dans une seule et même activité ». Cette activité a cet avantage d'objectiver la sensation comme copule entre le senti et le sentant pour que chacun apparaisse *en tant que tel*, mais elle permet également de déterminer le Moi comme actif et passif *en même temps*. Le Moi sentant est donc celui qui est réel et idéal *en même temps*, passif et actif *en même temps*, mais qui n'est plus illimitable, limitant ou intuitionnant. Mais il semble alors qu'on ait perdu l'idéal en tant que tel, celui qui n'est pas lié au réel ou à la passivité, celui qui est limitant.

La troisième activité qui est *et* idéale *et* réelle, qui permet à l'activité idéale d'être en opposition à l'activité réelle et d'apparaître en tant qu'idéelle, c'est-à-dire limitée, donc comme objet – cette activité doit donc flotter entre l'activité freinée dans la limite et celle qui l'a dépassée, car ce n'est que par ce flottement que les deux sont opposées et en rapport, puisque pour que l'activité idéale puisse être en même temps réelle, il faut que l'activité qui réunit en elle activité et passivité produise elle-même ce devenir objectif du subjectif. Cela n'est possible que par ce flottement. Mais alors les deux opposés sont fixés en tant qu'opposés.

Toutefois l'intuition productive ne peut pas apparaître pour le Moi. La détermination réciproque qu'elle produit ne peut donc pas apparaître telle qu'elle fut décrite jusqu'à présent par le philosophe. Pour le Moi, l'activité qui dépasse la limite ne peut pas être une activité du Moi, car il s'est constitué en tant que Moi réel, en tant qu'objet qui n'est plus perdu dans le senti. Dès lors, en

tant que l'activité qui dépasse la limite est fixée, elle a bien « un substrat idéal », puisque c'est bien l'activité idéale qui est au-delà de la limite. Mais en tant qu'elle est opposée au Moi réel, elle apparaît pour le Moi, dans cette opposition, comme réellement opposée au Moi réel, objectif, freiné dans la limite. L'activité idéale devient ainsi réelle, ce qui est devenu possible par l'activité productive. Or, en dépassant la limite l'activité idéale devient également limitée. Elle est donc réelle, et ce qui s'oppose au Moi réel ce ne peut être que la chose en soi. La chose en soi est donc le devenir-réel de ce qui est subjectif et idéal et qui a été expulsé du Moi réel en tant que ce dernier est entravé dans la limite, qu'il est passif et est limité par l'activité limitante. Il fallait nécessairement que la chose en soi soit l'expression réelle de l'activité idéale qui a outrepassé la limite, car alors on comprend pourquoi le Moi s'intuitionne en tant que limité par quelque chose d'extérieur à lui. La chose en soi vient limiter le Moi en soi, car celle-là est idéale en son fond, et le propre de l'activité idéale est de limiter l'activité réelle. La chose en soi est donc ce qu'est l'activité idéale qui a dépassé la limite lorsqu'elle est vue à partir du Moi et non pas philosophiquement, ou l'activité idéale est *en même temps* idéale et réelle et positionne le sentant comme réel. Ici le sentant est, pour le Moi, réduit à son statut d'objet, ce pourquoi il en est conscient. Mais alors le senti est, comme nous l'avons vu, expulsé hors du Moi réel, il est en dehors de lui, possède un substrat idéal et vient donc limiter le Moi réel, qui est en cela passif. Schelling écrit (p. 99-100, trad. p. 87) : « Comment donc cette activité idéale posée en tant qu'absolument illimitable pourrait-elle être fixée et par là également limitée ? La réponse est que cette activité n'est pas limitée en tant qu'intuitionnante ou en tant qu'activité du Moi, car, en étant limitée, elle cesse également d'être activité du Moi et se transforme en chose en soi. Cette activité intuitionnante est maintenant elle-même un intuitionné et pour cette raison n'est plus intuitionnante. Or seule l'activité intuitionnante en tant que telle est illimitable ». L'activité idéale prise dans la détermination réciproque de l'intuition productive est donc transformée en intuitionné puisque cette activité l'intuitionne.

La chose en soi est par conséquent l'activité idéale telle qu'elle est déterminée réciproquement par l'activité réelle et la limite, mais qui apparaît pour le Moi en tant que chose, et pas en tant qu'activité idéale proprement dite. Sont ainsi en présence pour le Moi deux activités réelles : le Moi réel ou en soi et la chose en soi, laquelle n'est autre que la trace ou l'ombre de l'activité idéale qui limite l'activité réelle. Si l'intuition productive met en opposition-relation réciproque idéalité et réalité, au sein de la fixation et de l'opposition pour le Moi, cette détermination réciproque devra également s'exprimer. C'est ce qui a lieu avec cette ombre, qui limite le Moi en soi, comme l'activité idéale venait à limiter en la déterminant l'activité réelle ou la passivité. Pour le Moi, comme pour le dogmatique, la chose en soi est un donné qui agit sur le Moi réel, alors que le philosophe transcendantal qui observe sait bien qu'elle est issue d'une action qui n'est autre ici que

l'intuition productive. La copule doit donc à présent lier pour le Moi chose en soi et Moi réel ou en soi, car dorénavant le Moi est scindé pour lui-même puisqu'il s'est distingué en tant que sentant, en tant qu'objet, et n'est plus perdu dans le pur senti, qui est devenu chose en soi le limitant du dehors. « Pour le Moi *s'intuitionnant* en tant que sentant, le senti est l'activité idéale (auparavant sentante) qui a dépassé la limite, mais qui maintenant n'est plus intuitionnée en tant qu'activité du Moi » (p. 91, trad. p. 80). La fixation et l'opposition entraînent une transformation du sentant en senti et du senti en sentant, ou encore du subjectif en objectif et de l'objectif en subjectif. Le Moi, en s'intuitionnant, se fixe et devient ainsi un Moi fini, réel. Mais son activité idéale, qui dépasse la limite, qui dans le mouvement était sentante, est devenue, dans la fixation, une chose puisque le Moi est devenu réel, objectif et limité. Car ce qui limite un tel Moi ce ne peut être qu'une chose en soi. Le Moi, en s'intuitionnant en tant que sentant, a perdu l'origine et la genèse de l'activité idéale qui dépasse la limite, pour n'en garder en mémoire que le résultat, le produit, la trace : le Moi en soi et la chose en soi. Le limitant devient *pour le Moi* – qui est un principe de fixation du mouvement – chose en soi, alors qu'il est originellement activité du Moi idéal, alors qu'il est sentant. Il y a donc un appauvrissement du sentant qui est réduit, par l'intuitionner du Moi, à son statut d'objet, et qui est perdu en tant qu'idéal, pour se transformer en chose en soi qui limite extérieurement le Moi réel, qui le freine et l'entrave. Toutefois, ne se créent pas ainsi deux mondes séparés, mais une articulation entre la chose en soi et le Moi en soi qui n'apparaissent tels au Moi que dans leur opposition et relation réciproque. Malgré la rigidité qu'impose l'exigence du *pour le Moi*, la copule qu'est l'intuition productive demeure, car sans elle aucun opposé n'aurait à la fois pu germer et se constituer en tant que tel l'un vis-à-vis de l'autre.

Ce qui se perd dans ce devenir intelligent du Moi, c'est l'unité du sujet et de l'objet qui se séparent même s'ils restent en relation. Car c'est l'activité productive qui les rassemble et les sépare. Elle se maintient en tant que copule (même si elle n'apparaît pas pour le Moi) : le *en même temps* sujet et objet du Moi est radicalement perdu à cause de la détermination réciproque, qui a permis l'opposition réelle entre le Moi en soi et la chose en soi. Mais le *en même temps* se recompose au sein même de cette relation, puisqu'elle est fondée par l'intuition productive qui joue dorénavant ce rôle d'*en même temps*, puisqu'elle est *en même temps* idéale et réelle.

La sensation est donc le Moi qui s'intuitionne en tant que sentant. S'il s'intuitionne ainsi, il est limité et devient le Moi en soi opposé à la chose en soi. Mais dans cette liaison qui les détermine réciproquement, le sentant et le senti sont toujours en relation, et l'on comprend comment le Moi peut être *en même temps* sentant et senti. Le Moi en soi est limité par l'activité réelle de la chose en soi, mais, dans la fluidité du mouvement, le Moi en soi et la chose en soi explosent-

imploient, puisque le sentant y est en même temps idéal et réel, actif et passif. Le cercle passivité-activité est ainsi expliqué dans son fondement (l'activité productive), même si ce fondement ne peut apparaître aux yeux du Moi, qui ne voit que chose en soi et Moi en soi, la fixation et le résultat. Cela est dû à la même débilité que celle signalée au début : le Moi ne peut pas intuitionner et s'intuitionner comme intuitionnant. Dès lors, ne peut lui apparaître l'activité qu'est pour lui la chose en soi, cette activité idéale qui dépasse la limite est qui est en même temps idéale et réelle, qui n'est autre que lui-même en tant que sentant. Il ne voit que cette activité fixée, comme résultat, comme trace, et elle lui apparaît dès lors comme chose en soi. Le Moi, en vertu de cette troisième activité, intuitionne la chose en soi (le subjectif ex-posé) et le Moi en soi (l'objectif qui n'est que dans la limite) comme les fixations de ce qui est mouvement, et ce produit offre pour la première fois au Moi une partition où les deux pôles se présentent comme séparés, le pôle objectif étant premier, le pôle subjectif lui courant après pour s'en servir afin de s'intuitionner lui-même à travers lui.

En effet, comme le montre J.-F. Marquet, dans la partie théorique du *Système*, ce qui prime, c'est l'objet, que le sujet doit venir freiner, afin qu'il prenne conscience de lui-même. Si le but est que le Moi objective sa subjectivité afin de prendre conscience de lui-même en tant que sujet, il était nécessaire que le moment de la séparation entre sujet et objet pour le Moi soit au profit du Moi réel ou en soi, de l'objet. Ce n'est qu'en posant en premier lieu le Moi comme objet, qu'il peut ensuite travailler ce réel et l'élever à la conscience de soi comme sujet, à l'intelligence. Le monde extérieur qui se manifeste comme chose en soi n'est donc que l'idéalité du sujet-objet qui va informer cet objet qu'est le Moi en soi afin de l'élever et de le reprendre dans la connaissance de soi.

Par conséquent, la condition pour que le Moi soit en soi et non pas comme phénomène pour soi, c'est que le limitant, l'activité idéale soit exclu de lui et se trouve à l'extérieur de lui, au-delà de la limite. En effet, le limitant est ce qui intuitionne, si ce limitant était dans le Moi en soi, il n'y aurait pas de moment purement objectif du Moi et il pourrait s'intuitionner en intuitionnant. Or, c'est de cette incapacité qu'émerge le Moi en soi, car il n'est que le résultat dont le Moi ne peut tracer la genèse, et ainsi le Moi ne sait pas que le limitant est également l'une de ses activités. L'exclusion du limitant en dehors de la limite est par conséquent la condition première afin que le Moi connaisse un moment purement objectif. Mais ce moment n'est possible que par la détermination réciproque des deux activités, donc également de la chose en soi et du Moi en soi, produite par l'intuition productive. La chose en soi sera donc elle aussi, en son activité limitante, limitée, puisqu'elle ne se constitue comme chose en soi qu'en relation et en opposition au Moi en soi. Il y a donc une mutuelle limitation : l'activité idéale en dépassant la limite et en la déterminant se déter-

mine activement par là comme limitée et est donc elle aussi passive. La limite est ce qui partage les deux (activité idéale / activité réelle ; chose en soi / Moi en soi) et s'impose donc également à la chose en soi qui ne peut apparaître au Moi *en tant que* chose en soi que par la présence de la limite comme ce commun entre les deux activités.

Cet hors-lieu de la limite (= l'activité productive) permet de distribuer les deux en soi l'un face à l'autre, en leur lieu respectif, mais il permet également leur contact. La limite, en tant que lieu-tenant de cette activité, joue donc le rôle de lien dans l'exclusion réciproque, puisqu'elle est ce qui permet la distinction, donc l'opposition, mais aussi la relation réciproque. C'est pourquoi nous avons dit qu'elle était le lieu-tenant de la copule qu'est l'intuition productive, car elle est entre les deux en soi tandis que celle-ci n'est nulle part parce que partout (idéelle *et* réelle). Mais comme l'activité réelle freinée n'est qu'une quantité d'activité niée, n'est que négation d'activité, il est compréhensible que ce qui se distribue de chaque côté de la limite ce soit la quantité d'activité : « A tel degré d'activité dans le Moi, le même degré de non-activité dans la chose » (p. 93, trad. p. 83). La détermination réciproque due à l'intuition productive est ici une détermination de quantité. La négation d'activité qu'est le Moi en soi est donc toujours en soi une activité, mais elle est celle qui est niée de l'activité opposée. La détermination est par conséquent négation, mais cette détermination est quantitative, et l'on comprend pourquoi c'est le modèle physique des forces qui ici sert de guide. Cette opposition est alors une opposition de direction : l'une sera négative l'autre positive, l'une sera force retardante l'autre force expansive. Le Moi n'aperçoit pas que la limitation réciproque des deux activités qui se fixent pour lui en leur opposition comme chose en soi et Moi en soi est sa production, car la limite lui apparaît comme fixée et il ne voit pas que c'est sa propre activité qui a transgressé la limite. C'est pourquoi il se trouve limité « sans son intervention » tout comme la chose. Ce « sans intervention » est l'expression pour le Moi de la communauté de la limite, qui est « *en même temps* pour le Moi et pour la chose » (p. 94, trad. p. 82).

Comme on l'a vu, la limite est le lieu-tenant du hors-lieu, puisqu'elle est la condition de la création de lieux distincts (le Moi en soi et la chose en soi), et qu'elle n'est donc *ni* dans le Moi *ni* en dehors du Moi. Ce n'est qu'ainsi qu'il peut y avoir une séparation également pour le Moi et une limitation réciproque de la chose en soi et du Moi en soi qui lui apparaît présente sans son intervention. Et il faut qu'il en soit ainsi, si l'intuition productive peut être et idéale et réelle, bref si elle peut nouer une détermination réciproque entre ces deux lieux. Le conditionnement réciproque de la chose comme activité et du Moi comme passivité (qui n'est autre qu'une quantité d'activité ou une négation d'activité) n'est donc possible que s'il y a entre eux cette limite qui les sépare et pourtant, dans cette séparation, les lie. « Puisque le *fondement* de la limite ne se trouve *ni* dans le Moi *ni* dans

la chose, il ne se trouve donc *nulle part*, la limite est absolument parce qu'elle est, et elle est ainsi parce qu'elle est ainsi. En conséquence elle apparaîtra comme absolument contingente aussi bien par rapport au Moi que par rapport à la chose. Est donc la limite ce qui dans l'intuition est absolument contingent pour le Moi aussi bien que pour la chose » (p. 94, trad. p. 82). Si le Moi en soi et la chose en soi doivent apparaître pour le Moi limités sans son intervention, et si c'est leur positionnement vis-à-vis de la limite qui les fixe comme lieux, alors la limite ne peut pas s'imposer au Moi comme nécessaire car il est possible d'en faire abstraction, car elle est trouvée, elle s'impose arbitrairement au Moi, elle est ce qui lui tombe dessus : il peut s'expliquer pourquoi il est limité (c'est à cause de la chose en soi qui agit sur lui), mais il ne peut pas expliquer pourquoi existe cette limite entre lui et la chose. Elle est pour lui parce qu'elle est et il est incapable d'en expliquer la présence et la genèse. Ce qui reste donc inexpliqué, ce n'est pas la limitation réciproque, mais la limite elle-même car elle est la condition de possibilité de la distinction et ne peut donc être acceptée par le Moi que comme ce dont il provient dans son opposition à la chose.

La contradiction qui se joue au sein du Moi est donc celle entre la nécessité, la passivité, le limité et sa tendance à dépasser la limite. L'activité productive est « *intuitionnante* en général » car elle est celle qui permet à l'illimité de devenir limité, elle est donc une activité idéale qui limite. Mais pourtant elle doit également être réelle, car l'activité idéale qu'elle limite devient par là réelle. Si elle doit flotter entre les deux, il faut qu'elle soit les deux. Schelling explique ainsi que la sensation est une intuition à la première puissance, que le Moi trouve et dont il pâtit. L'intuition productive est à la deuxième puissance puisqu'elle intuitionne la sensation elle-même en l'objectivant et en produisant la détermination réciproque de la passivité et de l'activité propre à la sensation. Il s'agit maintenant de déterminer plus avant ce qu'est cette intuition productive.

C) Théorie de l'intuition productive

L'intuition productive est la seule qui permette de déplacer « la limite originare dans l'activité idéale », car c'est par elle que l'idéal et le réel sont distingués et pourtant liés, car elle est en même temps idéale et réelle, et c'est par elle qu'il peut y avoir une détermination réciproque due au dépassement de la limite et de son intégration dans l'activité idéale, car elle est ce qui permet à l'activité idéale d'être *en même temps* idéale et limitée, c'est-à-dire d'être réelle tout en restant idéale. Ce n'est que par elle que l'on comprend comment l'activité limitante subjective peut devenir objective, ou *pour le Moi*. Ainsi l'intuition productive est la copule des copules, mieux la matrice des copules à venir car elle est celle qui pose pour la première fois la séparation entre les deux pôles (sujet et objet), car elle est *en même temps* idéale et réelle, et qu'elle rend concevable ce devenir réel de l'idéal. L'intuition productive, de par son double statut réel et idéal, peut ainsi d'être

cette activité de l'esprit qui unifie idéalisme et réalisme. On comprend pourquoi Schelling, en 1801 et contre Fichte, revendiquera la production comme son point de vue philosophique, car elle est cette activité qui est *en même temps* idéale et réelle, qui est donc réalisme *et* idéalisme. Ici, elle est bien, comme nous l'avons vu, celle qui permet de dépasser les différentes figures insuffisantes du philosophe, puisqu'elle permet l'idéalisation du réel et la réalité du l'idéal. Elle est une intuition car s'il y avait un écart entre réalité et idéalité, s'ils n'étaient pas unis dans une action de façon immédiate, alors on se situerait au niveau réflexif, conceptuel et l'on perdrait la réalité du savoir. Ce qui assure cette dernière, c'est bien ce caractère immédiat qui n'est autre que ce *en même temps* idéale et réelle qu'est l'intuition productive. L'intuition productive produit ainsi immédiatement par la détermination réciproque la réalité du savoir, le réel du savoir est au sein même de son idéalité et inversement. Le Moi est ainsi une pure productivité de son propre savoir et de l'objectivité de celui-ci : l'*adéquation* sujet-objet n'est que sa propre production, même si cette production est mécanique. C'est pour cette raison que nous avons dit qu'il était une machine à créer des copules : il est avant tout productivité, la réalité de son savoir se fonde sur sa propre force, puisque ce qu'il considère comme donné n'est en fait que sa propre activité niée. Il est tout, il est une monade. L'intuition est donc revendiquée à cause de son immédiateté : la sensation n'est pas causée par un objet extérieur, puisque l'objet lui-même est une production du Moi en tant qu'il nie en lui une quantité d'activité. Si l'on pense l'objet comme agissant sur nous, alors on tombe dans la discursivité (cause-effet) et l'on perd la réalité du savoir. Seule l'immédiateté de l'intuition assure cette dernière, c'est pourquoi il faut également au philosophe sa propre intuition, l'intuition intellectuelle. Quant au Moi, il éprouve la présence en lui d'un objet immédiatement et non pas médiatement ou de façon discursive, car cet objet n'est finalement que lui-même. Le Moi ne se représente donc des choses extérieures que par cette intuition productive qui, par la détermination réciproque, permet au Moi de s'intuitionner en tant que limité et d'intuitionner la chose en soi comme le limitant. Mais la chose en soi n'étant que l'activité idéale fixée pour le Moi, elle n'est finalement que l'activité du Moi intuitionnant lui-même, bien qu'il l'ignore. L'inspirateur est ici Leibniz : la monade est force de représentation, tout comme le Moi ne se représente des choses que par sa propre activité et sa propre production (« L'esprit est une île éternelle » (p. 98, trad. p. 86)).

« Que toute intuition productive provienne d'une contradiction éternelle qui contraint constamment à l'activité l'intelligence, laquelle n'a pas d'autre effort que celui de retourner dans son identité, et qui l'enchaîne et la lie dans son genre de production tout autant que la nature paraît enchaînée dans ses propres productions, tout cela a déjà été déduit en partie » (p. 99, trad. p. 86-87). L'intuition productive est issue de cet effort du Moi idéal à devenir pour soi réel, à devenir objet. Mais alors l'activité idéale ne se satisfait jamais des produits finis dans lesquels elle tente de

s'intuitionner comme identique à l'activité réelle, comme identité sujet-objet. C'est pourquoi le Moi est toujours mouvement, c'est pourquoi il s'élève de produit en produit en les faisant exploser et imploser. L'intuition productive naît donc de cette nécessité à lier les deux opposés que sont la chose en soi et le Moi en soi, afin de les amener à leur identité.

L'activité idéale est mouvement et fluidification (car elle est illimitable), elle implique donc d'emblée la possibilité de placer la limite dans l'idéalité, mais en dépassant la limite elle la pose en elle, la reconnaît et ainsi devient elle-même limitée, c'est-à-dire réelle. Le Moi en soi ou réel se trouve donc dans l'opposition à la chose en soi, qui n'est autre que l'activité idéale devenue limitée. Il s'agit d'expliquer le statut ambigu de l'activité idéale qui est *en même temps* illimitable et limitée. C'est cet *en même temps* qui pose problème, qui fait germer cette contradiction infinie, mais ce problème se résout lorsqu'on considère cette activité en son double statut : soit en tant que mouvement et fluidité (elle est alors illimitable), soit dans le produit et la production (elle est alors limitée). Le premier statut (le mouvement) ne peut pas être résorbé dans le deuxième statut, car c'est grâce au premier qu'il y a possibilité de mouvement en créant des contradictions successives. Le premier statut de l'activité idéale doit demeurer, sinon on perd la compréhension de son devenir-objet. Ce qui compte ici c'est que l'activité illimitable est limitée, dans la production, seulement « pour le moment » (p.100, trad. p. 87), tandis que l'activité réelle perdure comme limitée. Pourquoi ce « pour le moment » ? Parce que l'activité idéale ne peut tolérer sa réduction à son seul deuxième statut (le limité), et que son premier statut (le mouvement, la fluidité) doit renaître et faire exploser et imploser le produit précaire dans lequel il se trouve pour l'instant. On comprend bien qu'il y a ici source de contradiction entre ces deux statuts de l'activité idéale et que cette contradiction fera imploser et exploser nécessairement, mécaniquement le *en même temps* qui ici s'est établi entre le Moi en soi et la chose en soi, pour cette simple raison que ces deux éléments réels vont devenir phénomènes, vont apparaître – ce qui implique un déplacement de l'activité idéale, c'est-à-dire sa refluidification (qui est aussi celle de l'activité réelle). L'activité réelle perdure car elle se fixe comme trace à chaque étape : « Si donc il devait apparaître que toute production de l'intelligence repose sur la contradiction entre l'activité idéale illimitée et l'activité réelle freinée, le produire sera alors aussi infini que cette contradiction même et avec l'activité idéale limitée elle aussi dans la production est posé en même temps dans la production un principe moteur. Tout produire est *pour le moment* fini, mais quoi que soit ce qui se réalise par ce produire, cela donnera la condition d'une nouvelle contradiction qui passera dans un nouveau produire, et ainsi de suite, assurément, à l'infini » (p. 100, trad. p. 87, nous soulignons). La production, en déterminant réciproquement activités réelle et idéale, produit quelque chose de fini, de limité, mais, de par le premier statut de l'activité idéale (le mouvement, la fluidité, l'illimitabilité), ce produire fini ne peut pas durer, il ne dure qu'un

moment, le temps que l'activité idéale se récupère, se refluidifie en tant qu'illimitable, fasse exploser sa limitation. Le produire sort alors de la fixation pour retrouver son flottement entre les deux activités qui, à nouveau (*wieder*), deviennent idéelles, le temps que la production opère à nouveau une fixation pour le Moi, qu'un nouvel *en même temps* surgisse, ce qui n'est possible que par la résolution d'une contradiction particulière, qui, une fois résolue, fait pourtant germer à nouveau une contradiction, etc. à l'infini. A l'infini, car l'activité idéale est illimitable, et donc ce mouvement de fluidité-fixité, de flottement-fixation n'est possible que par le réveil et le repos de l'activité idéale illimitable. Schelling peut ainsi préciser : « S'il n'y avait pas dans le Moi une activité qui dépasse toute limite [= l'activité idéale dans son premier statut], le Moi ne sortirait jamais de son premier produire ; il serait produisant, et limité dans son produire pour un intuitionnant en dehors de lui, non pas *pour lui-même*. De même que le Moi, pour devenir sentant pour lui-même, doit s'efforcer de dépasser le senti originaire, de même pour devenir produisant pour lui-même, dépasser tout produit » (p. 100, trad. p. 88, nous soulignons). L'exigence du *pour le Moi* ou du *en tant que* implique que le Moi dépasse son premier produire où il y a un équilibre entre l'activité idéale (dans son deuxième statut – ici chose en soi) et l'activité réelle (Moi en soi). Mais alors le Moi ne s'intuitionne pas, dans ce premier produire, *en tant que* Moi. Or, de fait, il s'intuitionne en tant que Moi, il s'apparaît à lui-même en tant qu'idéal, donc ce qui explique cette exigence du *pour le Moi* est l'activité idéale dans son caractère illimitable indestructible, qui ne peut pas être résorbé, qui va faire germer à nouveau une contradiction (comme me l'a indiqué J.-C. Goddard, on retrouve cette exigence du *pour soi* dans les *Conférences de Stuttgart*, où Dieu doit devenir conscient de soi, et non pour un spectateur extérieur (ce qui reste une absurdité) : « Tout être-là vivant commence par l'absence de conscience, par un état où tout est encore inséparablement ramassé qui par la suite évoluera singulièrement à partir de lui (...). C'est de la même façon que commence la vie divine. (...) Cet état [de complète non-scission] est déjà dans soi identité absolue du subjectif et de l'objectif, du réel et de l'idéal, mais il n'est pas tel *pour soi-même*, et ne le serait que pour un tiers qui le contemplerait, lequel, pour des raisons bien compréhensibles, fait défaut » trad. p. 213-214. Lorsque Schelling regagnera, après la période éternitaire de la philosophie de l'identité au sens strict le devenir, il retrouvera des structures proches de la philosophie de la nature et du *Systeme*, car il est là question de l'exigence du *pour soi*, ce qui n'est plus entre 1801 et 1806). Si l'intuition productive connaît une contradiction en elle entre la chose en soi et le Moi en soi, il faudra qu'elle soit à nouveau objectivée dans une nouvelle copule supérieure qui en résoudra la contradiction. C'est dire que le *en même temps* de la chose en soi et du Moi en soi doit exploser-imploser, se refluidifier à cause de l'activité illimitée et illimitable, pour se re-déposer à nouveau (*wieder*) dans un *en même temps* supérieur.

« Il y a dans le Moi une activité illimitable, mais cette activité n'est pas dans le Moi, *en tant que tel*, sans que le Moi ne la pose *en tant que son activité* » (p. 100, trad. p. 88, nous soulignons). L'exigence du *pour le Moi* ou du *en tant que* (l'exigence transcendantale) implique que le Moi pose cette activité illimitable *en tant que son activité*, mais alors elle ne peut plus lui apparaître en tant qu'illimitable, puisqu'en devenant *en tant que son activité*, elle est objectivée, elle entre dans la conscience. « Mais le Moi ne peut l'intuitionner en tant que son activité sans se distinguer, en tant que sujet ou substrat de cette activité infinie, de cette activité même. Mais par là précisément naît une nouvelle dualité, une contradiction entre finité et infinité. Le Moi en tant que sujet de cette activité infinie est dynamiquement (*potentia*) infini, *l'activité elle-même*, en tant qu'elle est posée en tant qu'activité du Moi devient finie ; mais tandis qu'elle devient finie, elle est à nouveau étendue au-delà de la limite, et, tandis qu'elle est étendue, elle devient à nouveau (*wieder*) également limitée. – Et cette alternance / réciprocité (*Wechsel*) se poursuit à l'infini » (p. 100-101, trad. p. 88). Si l'activité illimitable devient *pour le Moi*, il lui faut alors un substrat ou un sujet qui l'intuitionne en tant que cette activité, elle devient donc un prédicat (ou un objet) d'un sujet, ou elle devient intuitionnée ou finie, ce sujet étant, quant à lui, l'intuitionnant, donc infini. En en faisant son prédicat, le sujet la perd en tant qu'illimitable. Mais pour devenir finie, cette activité idéale doit dépasser la limite, donc redevenir illimitée, bref se refluidifier. Cependant, cette refluidification doit être reprise de nouveau dans l'activité intuitionnante, qui la rend de nouveau finie, etc. à l'infini. Le Moi, en faisant de cette activité illimitable un objet, se dégage en tant que sujet de cette activité, donc se détermine en tant que sujet – il se différencie, et l'activité idéale en devenant finie doit en elle-même redevenir infinie, puisqu'elle n'est finie qu'en dépassant la limite. On retrouve ainsi cette explosion-implosion : le sujet intuitionnant fait exploser l'équilibre de l'activité idéale devenue réelle, et par là, l'activité idéale devenue limitée implose et redevient illimitée. L'explosion est due à la dualité entre l'infinité du Moi intuitionnant (du sujet) et de la finité de l'activité idéale devenue objet (ce qui n'est qu'une seule et même activité). L'implosion, quant à elle, provient de la contradiction issue de l'auto-limitation de l'activité idéale devenant par là limitée. L'explosion conditionne l'implosion, puisque ce n'est qu'en devenant finie pour le sujet intuitionnant que l'activité idéale apparaît pour le Moi en tant que réelle. Dès lors le réel lui-même peut connaître un mouvement interne qui n'est autre que son devenir fini à l'infini (car, en dépassant la limite, il est *en même temps* infini et fini). Le produit est ainsi en lui-même déséquilibré, et ce n'est que par ce double mouvement d'explosion-implosion que l'on peut comprendre cette alternance entre finité et infinité de l'activité illimitable. L'activité productive est donc ce qui disjoint et en même temps réunit finité et infinité. La productivité se nourrit de la contradiction, du statut ambigu de l'activité illimitable vis-à-vis de la limite, de la possibilité pour elle de se fluidifier et en même temps de se limiter. « Le

Moi ainsi élevé à l'intelligence est donc placé dans un état constant d'expansion et de contraction, mais c'est précisément cet état qui est l'état de formation et de production. L'activité qui est à l'œuvre (*geschäftig*) dans cette alternance devra par conséquent apparaître en tant que productive » (p. 101, trad. p. 88). Le Moi est mouvement de (re)fluidification (le double mouvement d'explosion-implosion) et de fixation (les différents produits précaires qui durent). Le Moi est alors contraint de créer de nouvelles copules afin d'équilibrer ce mouvement d'expansion et de contraction – ce qui ne peut pas avoir lieu cependant. Il est donc bien cette machine à créer des copules pour résoudre des contradictions, mais la matrice de toutes les copules à venir est l'activité productive, car elle est celle qui est *en même temps* idéale et réelle.

I - Déduction de l'intuition productive

La détermination réciproque est une activité du Moi, elle est donc le lien, la copule entre l'activité illimitable devenue limitée (donc réelle = chose en soi) et l'activité réelle (= le Moi en soi). Le sujet et l'objet, qui jusqu'alors avaient été *en même temps*, avaient été réunis, sont ici non réunissables (*nicht vereinbar*). Il faut donc trouver une copule, qui ne peut se trouver que dans le flottement produit par l'activité productive : « ils ne le sont que par l'effort du Moi de les réunir (*vereinigen*), qui seul leur donne une subsistance (*Bestand*) et une relation réciproque l'un avec l'autre » (p. 101, trad. p. 89). En effet, l'activité productive flotte entre les deux activités afin de les déterminer réciproquement, ce qui permet de réunir, dans un mouvement, donc dans un effort, les deux opposés – la chose en soi et le Moi en soi. Le Moi comme effort provient par conséquent à la fois de cette impossibilité à réunir les deux opposés, et de cette exigence du Moi d'être identique à lui-même (voir p. 94-95, trad. p. 83). Les opposés *en tant qu'opposés* sont donc tous deux une production du Moi, mais dans cet effort à réunir ce qui ne peut pas l'être (Moi en soi et chose en soi), le Moi prend conscience de lui-même « en tant que produit de soi-même », et cela, « pour la première fois » (p. 101, trad. fr. p. 89), car il est affecté (comme l'est également la chose en soi) par l'agir du Moi qui s'efforce de le réunir, dans une unité, à la chose en soi. C'est donc par l'effort que le Moi s'apparaît comme une auto-production. Dans l'effort, c'est donc l'exigence du *en tant que* ou du *pour le Moi* qui permet au Moi d'apparaître en tant que produit par lui-même. Il y a deux niveaux ici : celui du Moi réel et celui du Moi qui s'efforce de réunir Moi réel (en soi) et chose en soi. Ce Moi supérieur apparaît comme tel à cause de la contradiction entre Moi en soi et chose en soi qui *en soi* ne peuvent pas être réunis. C'est un Moi produit qui apparaît en tant que produit puisque le Moi réel ou objectif ne persiste ou subsiste que par l'activité du Moi intelligent en tant qu'il s'efforce de réunir ce Moi en soi et la chose en soi. Mais il faut les réunir de par l'exigence du *pour le Moi*. Mais alors le Moi comprend, à travers cet effort de réunir, qu'il se produit lui-même en tant

que Moi réel. Ce troisième terme qui est supérieur au Moi en soi et à la chose en soi est le Moi intelligent, qui s'élève à une puissance supérieure à cause de la contradiction qui *en soi* ne peut être résolue, mais qui peut l'être dans un *effort*. « Car ce Moi, *en dehors* duquel est la chose en soi, n'est que le Moi objectif ou réel, celui dans lequel elle est est le Moi *en même temps* idéal et réel, c'est-à-dire le Moi intelligent » (p. 101-102, trad. p. 89). Le Moi intelligent qui se constitue dans l'effort de réunir chose en soi et Moi en soi (cet effort étant son activité) est réel et idéal, puisqu'il réunit deux activités réelles (puisque la chose en soi est l'activité idéale devenue réelle) et lui-même en tant qu'activité idéale, illimitable, comme effort pour s'intuitionner en tant que tel. Le Moi intelligent est effort de réunir les deux car il est produisant, c'est-à-dire qu'il flotte entre l'idéal et le réel, le sujet et l'objet. Si l'effort est bien fondé dans l'impossibilité de réunir les opposés en soi et d'essayer pour le Moi de parvenir pourtant à l'identité, il repose également, comme activité, sur l'intuition productive qui est *en même temps* réelle et idéale, et qui peut ainsi *flotter* entre les deux opposés.

Mais le Moi intelligent ne peut s'apparaître à lui-même en tant que cet effort, parce qu'il ne peut pas s'intuitionner tout en intuitionnant. Dans l'intuitionner qui réunit les deux en soi, il n'y a donc que « l'opposition *en tant qu'*opposition » qui reste dans la conscience. L'effort est une activité mobile, c'est-à-dire fluide puisqu'elle flotte entre les deux opposés, mais le Moi, *pour lui-même*, n'accède jamais qu'au résultat, qu'aux traces ou qu'à la fixation de ce mouvement. Ce qui demeure comme trace pour lui ce n'est donc que l'opposition en tant que telle, et non sa genèse et sa condition (ici l'effort du Moi). L'opposition Moi en soi / chose en soi est donc la trace de cet effort qui ne peut apparaître qu'au philosophe, mais pas pour le Moi lui-même. Or, la détermination réciproque, qui unit en opposant et qui oppose en unissant, est ici la condition de possibilité pour que les deux opposés ne s'anéantissent pas. Il faut donc postuler cette troisième activité comme ce qui réunit et maintient dans l'opposition les opposés : c'est là la détermination réciproque. Les opposés ne *subsistent* donc qu'à travers cet effort, c'est lui qui les solidifie en tant qu'opposés et qui se sert de la limite pour les séparer. Car sans cette activité productive, les opposés s'anéantiraient car la quantité de négation dans l'un est égale à la quantité d'action dans l'autre. Ce qui les maintient donc *en tant qu'*opposés tout en les unissant par là même, c'est cette troisième activité, car ce n'est que par elle qu'ils apparaissent chacun *en tant que tels*, distincts l'un de l'autre, bref possèdent une subsistance.

L'intuition productive ne peut pas être pour le Moi, ce qui est pour lui c'est l'opposition considérée comme absolue, non-réunissable en soi. Ce dont le Moi est conscient, c'est de cette opposition qu'il considère comme absolue. Pour lui, ces deux opposés sont radicalement opposés, car

il ne sait pas, contrairement au philosophe, qu'ils sont en fait des opposés produits par l'agir du Moi lui-même et qu'ils ne sont donc pas dans une opposition absolue, mais relative. Pour que le Moi intuitionne cette opposition en tant qu'absolue, et non comme relative (c'est-à-dire produite par l'agir du Moi), il faut qu'il oublie cet agir du Moi et qu'il ne perçoive que le résultat. L'agir du Moi qui a produit cette opposition (qui est originellement relative) n'a pour but que de rendre consciente cette opposition. Dès que cette opposition affleure à la conscience, l'agir disparaît nécessairement puisqu'il a rempli son office, mais alors l'opposition n'est plus considérée pour le Moi en sa genèse, donc en sa relativité, mais en son résultat, en sa fixation : elle lui semble être ainsi être une opposition absolue. L'action du Moi, l'intuition productive, qui produit les opposés *en tant qu'*opposés disparaît donc de la conscience pour ne laisser place qu'à l'opposition absolue de la chose en soi et du Moi en soi.

Le Moi, dans ce résultat, prend donc conscience de ce conflit entre les activités comme conflit entre le Moi en soi et la chose en soi. Mais alors, puisqu'il intuitionne ce conflit, le Moi se trouve en dehors du conflit – ce dernier devenant par là un objet. La chose en soi et le Moi soi en leur opposition absolue deviennent ainsi des objets en rapport pour le Moi et celui-ci en vient même à intuitionner ce rapport lui-même, c'est-à-dire qu'il objective la copule *problématique* entre le Moi en soi et la chose en soi (problématique puisqu'ils ne peuvent pas être réunis en soi) : « Cette opposition pourra maintenant, *pour le Moi*, se supprimer (*aufheben*) dans une construction commune » (p. 103, trad. p. 90). Si le Moi devient conscient du conflit, c'est-à-dire s'il objective la copule qu'est l'opposition en soi de la chose et du Moi, alors le Moi va tenter d'introduire une identité en ce conflit devenu intuitionné. Cette identité est l'introduction d'une nouvelle copule qui vient résoudre la copule problématique propre au conflit. Le Moi en soi et la chose en soi ne pouvant pas être réunis immédiatement, le Moi qui intuitionne ce conflit va s'efforcer de lier ces deux opposés dans « une relation réciproque », c'est-à-dire que la seule façon que possède le Moi qui intuitionne le conflit de le résoudre, c'est de conditionner et de déterminer réciproquement le Moi par la chose et la chose par le Moi afin que naisse à partir de là une nouvelle identité. Or, la chose ici est encore activité, puisqu'elle est l'ombre de l'activité idéale et qu'elle a pour efficace de limiter l'activité réelle, ici le Moi en soi : « Par conséquent la chose qui a été dérivée jusqu'ici est encore toujours une chose active, et non pas encore le phénomène en sa passivité, en sa non-activité » (p. 103, trad. p. 90), car elle est encore l'activité idéale pour le Moi, et non pas le phénomène. Ce dernier est passivité, il faut donc expliquer comment on passe de l'activité de la chose en soi à la passivité ou la non-activité du phénomène, et cela n'est possible que si l'on neutralise dans un nouvel *en même temps* l'activité idéale de la chose en soi. Il faut que dans cette chose, l'activité idéale parvienne à un équilibre avec l'activité réelle. La chose en soi doit donc elle-même être refluidifiée, c'est-à-dire

qu'une contradiction et un conflit doivent germer en elle, afin qu'à partir de ce conflit on parvienne à un nouvel *en même temps*, à un équilibre qui neutralise l'activité idéale de la chose en soi. Ce n'est que de cette manière qu'elle pourra ensuite se fixer comme phénomène, c'est-à-dire comme non-activité. Il faut donc faire implorer la chose en soi, la déséquilibrer de l'intérieur afin qu'elle se dépasse par elle-même vers un nouveau produit, le phénomène.

Si l'on a dans ce conflit deux activités (celle du Moi en soi et celle de la chose en soi, puisque le Moi n'est qu'une négation d'activité, donc une activité opposée à l'activité idéale), et si le Moi intuitionne ce conflit, alors une identité ou un produit commun va être créé pour qu'elles soient réunies (puisque la tendance du Moi est de viser l'identité). Ce tiers peut être produit car les deux opposés sont certes séparés par la limite, mais elle les lie également. Mais dans ce commun, « elles se suppriment *en tant qu'*activités. Mais le tiers qui naît à partir d'elles ne peut être *ni* Moi *ni* chose en soi, mais seulement un produit se trouvant au milieu entre les deux » (p. 104, trad. p. 91). Le Moi, en objectivant la copule, le conflit, produit un tiers qui va réunir en quelque chose de commun les deux activités. Ce tiers ne peut être ni réel ni idéal. Il est donc la limite elle-même, qui apparaît au Moi en tant que phénomène. Le phénomène est ainsi pour le Moi la fixation de la limite pour autant qu'elle unit les deux activités en les séparant. Il est le lieu-tenant de la nouvelle copule qu'est l'intuition productive non plus pour le philosophe (sinon il serait la limite elle-même), mais pour le Moi lui-même. Le phénomène est donc lui aussi ce nouveau représentant, lieu-tenant du hors-lieu qui n'est ni dans le Moi ni dans la chose, tandis que l'activité productive est et dans la chose et dans le Moi, c'est pourquoi elle peut d'ailleurs produire une identité entre les deux. Le phénomène est donc l'expression commune du Moi *et* de la chose, il est pour le Moi ce qu'est la limite pour le philosophe. La chose en soi source de passivité a désormais disparu de la conscience, puisque ne demeure à présent pour le Moi que le phénomène. Le phénomène unit donc chose en soi et Moi en soi, car il est la fixation du flottement dû à l'intuition productive de la limite pour le Moi. Le phénomène est ainsi l'objectivation de l'activité intuitionnante et de son lieu-tenant, la limite. Ce tiers qui réunit chose en soi et Moi en soi est l'objet de l'intuition sensible : pour le Moi, c'est le phénomène, pour le philosophe, c'est le résultat de la réunion dans un commun des deux activités opposées. Schelling fonde ainsi la distinction kantienne chose en soi / phénomène sur la base d'une idéalité de la chose en soi et de l'entre-deux du phénomène.

Nous avons déjà vu deux choses importantes ici : 1) que l'opposition entre Moi en soi et chose en soi est absolue, c'est-à-dire qu'elles ne se distinguent pas par la différence de direction, mais par nature, l'une étant par nature positive, l'autre négative. 2) Ces deux activités, sans l'effort

du Moi pour les unir grâce à l'intuition productive, s'anéantiraient l'une l'autre, car, si l'une est positive (l'activité réelle) l'autre en est la négation complète (l'activité idéale).

Dans l'opposition relative, on a en fait A et A qui s'opposent selon leur direction. Dans l'opposition absolue, on a A et -A qui s'opposent par nature. Dès lors l'activité du Moi (réelle) est positive et le fondement de toute activité positive (A), tandis que l'activité de la chose (idéelle) est négative (-A) (puisque l'activité idéale est limitante). A va à l'infini, -A limite cette expansion infinie. Dès lors la négativité n'apparaît qu'en opposition à l'activité positive, car il lui faut quelque chose à nier, tandis que l'activité positive pourrait être pensée sans son opposé. L'affirmation n'a besoin de rien pour s'affirmer, pour s'épandre à l'infini, tandis que l'activité négative n'est que pour nier l'activité positive. C'est ce que nous avons vu précédemment : le sentant (idéel) ne peut apparaître en tant que sentant que sur fond d'activité niée ou de négation d'activité (l'activité réelle freinée). Cela reste cependant une différence de nature, car l'activité négative ne nie pas la positive à cause d'une opposition de direction, mais par nature, en elle-même. Le Moi en soi est l'activité réelle qui va à l'infini, la chose est l'activité idéale du Moi qui fait retour en elle-même. Donc le Moi en soi ou réel est positif alors que la chose en soi est ce qui nie l'affirmation infinie du Moi en soi, réel. L'activité idéale qu'est la chose en soi est donc activité négative, déterminante : « L'activité objective ou réelle subsiste (*besthet*) pour soi et est, même s'il n'y a aucune activité intuitionnante, en revanche, l'activité intuitionnante ou limitante n'est rien sans quelque chose à intuitionner ou à limiter » (p. 106, trad. p. 93). L'activité réelle, le Moi en soi pourrait subsister sans l'activité intuitionnante au sens où il peut être sans être pour le Moi – ce n'est qu'une fiction limite ici puisque les deux activités s'accompagnent toujours. Il n'en demeure pas moins que l'activité intuitionnante, en tant qu'elle est activité de retour (*zurück-*) est dépendante de ce qu'elle doit nier, limiter. Mais alors ces deux activités en opposition non pas seulement relative mais absolue ne peuvent pas se résorber simplement l'une dans l'autre, mais « doivent être posées dans *un seul et même sujet* », c'est-à-dire être unies par une même copule, qui en permet la réunion et l'opposition absolue, car si elles n'étaient pas enracinées dans un même sujet, elles pourraient n'être opposées que selon leur directions, c'est-à-dire être toutes deux positives. Pour qu'il y ait contradiction absolue, en revanche, il faut qu'elles puissent se distinguer en tant que positive et en tant que négative par nature, or ce n'est qu'au sein d'un même sujet, d'une même source que l'on peut les différencier en leur nature (voir l'exemple p. 106-107, trad. p. 93). Il y a donc un lien (ce même sujet) qui possède ces deux activités, qui les réunit et qui les oppose, bref qui les détermine réciproquement, et ce lien, ce sujet est le Moi intelligent (ou encore l'activité ou l'intuition productive) comme la source unique et commune de ces deux activités originairement et par nature opposées. Ce n'est d'ailleurs que sous cette pré-

supposition que l'on peut comprendre à la fois pourquoi elles sont liées et opposées et pourquoi elles deviennent intuitionnées par un Moi.

Le commun, le tiers issu de l'opposition des deux activités (idéelle ou négative (= chose en soi) et réelle ou positive (= Moi en soi)) est donc un produit fini, un équilibre qui stabilise les deux activités infinies. Ces dernières sont ici au repos, leur mouvement est neutralisé. Mais alors ce conflit entre activité positive et activité négative doit apparaître au sein même du produit fini sous forme de traces, puisque ce produit en est le résultat, il faut que son origine se laisse déceler sur lui. Or, le produit est un *en même temps* des deux activités. Il faut donc que le produit contienne en lui le conflit lui-même, c'est donc dire qu'il ne faut pas que ce conflit soit pensé comme supprimé. Pourquoi ? Parce qu'il ne s'agit pas d'une opposition relative, mais absolue. Dès lors, le commun qui naît depuis ce conflit a en lui la présence de l'activité positive ou réelle et de l'activité négative ou idéelle *en équilibre*, c'est-à-dire *en même temps*. Cet équilibre permet de conserver le conflit comme conflit et cependant d'avoir un produit stable. « Dans la mesure où toutes deux se maintiennent l'une l'autre en équilibre, elles ne cesseront certes pas d'être des activités, mais elles n'apparaîtront pas en tant qu'activités » (p. 108, trad. p. 94).

L'équilibre, qui n'est pensable que parce qu'il y a en présence deux activités opposées par nature (une négative et une positive), neutralise les activités *en tant qu'activités*, puisque alors elles ne se présentent plus en leur opposition conflictuelle, mais en leur opposition apaisée, c'est-à-dire dans un produit fini commun. Cette perte du *en tant que* explique la présence des seules traces et non de leur genèse : les activités sont nécessairement perdues, oubliées pour le Moi dans ce produit commun, car l'équilibre fait disparaître la différence de nature entre activités positive et négative. Ce qui apparaît c'est l'équilibre, mieux, le résultat de l'équilibre (car si l'équilibre apparaissait en tant que tel, on verrait en lui la présence des deux activités en équilibre). Ici les deux activités n'apparaissent plus, mais simplement le résultat de leur équilibre, à savoir le produit commun fini, ce tiers produit par le Moi intelligent à partir de l'intuition productive qui détermine réciproquement les deux activités.

Le produit n'est donc ni le Moi en soi (l'activité positive) ni la chose en soi (l'activité négative), mais les deux en équilibre, c'est-à-dire qu'elles demeurent des activités, mais dans le produit elles n'apparaissent pas pour le Moi en tant qu'opposées. Mais il est nécessaire qu'elles restent des activités même si elles n'apparaissent pas telles, car 1) l'équilibre n'existe que si les deux activités absolument opposées continuent de s'opposer même s'il s'agit ici d'une neutralisation réciproque de leur efficace l'une sur l'autre (par la quantité), 2) le produit obtenu devra de nouveau implorer-exploser, et les deux activités se refluidifier encore pour aller vers un nouvel équilibre, un

nouvel *en même temps*. C'est l'exemple du levier déjà exploité dans la section A/ : les deux poids qui pèsent à chaque extrémité n'apparaissent pas en tant qu'actifs (même s'ils ne sont) mais seul l'effet commun apparaît, c'est-à-dire ici leur équilibre : « Seul le produit est un au repos » (p. 108, trad. p. 94). Le mouvement ou l'activité est ainsi neutralisé, mais il n'est pas pour autant anéanti. Il n'apparaît pas simplement. Il suffirait que cette neutralisation vienne à se rompre, et l'opposition absolue apparaîtrait en tant que telle. Le produit seul apparaît et il apparaît comme au repos, c'est-à-dire comme stable, fixé – mais il ne peut apparaître tel que parce que les deux activités se neutralisent réciproquement. Le phénomène est par conséquent un tel équilibre qui n'est ni l'activité positive ni l'activité négative, mais leur équilibre, tout comme la matière.

Les deux activités sont infinies, s'opposant absolument : l'une sera donc l'infiniment grand (l'activité expansive ou réelle) et l'autre l'infiniment petit (l'activité retardante ou idéale). Prenons une grandeur = 1 (le numérateur) : plus son dénominateur (ou son diviseur) est petit ou tend vers 0, plus la fraction tend vers l'infini. Par exemple, $1/0,1 = 10$, $1/0,001 = 100$, etc. Donc si l'on divise 1/0, alors on tend vers l'infini. A l'inverse, plus son dénominateur est grand ou tend vers l'infini, plus la fraction sera petite. Par exemple, $1/2$ est plus grand que $1/3$, etc. Donc $1/\infty$ est infiniment petit. Ainsi, plus le dénominateur est grand, plus l'inverse est petit. L'activité réelle, positif produit donc l'infiniment grand, l'activité idéale l'infiniment petit. Dans le produit commun (l'équilibre des deux activités) se trouvent la trace de ces deux activités, l'une produisant, si elle était illimitée, l'infiniment grand, l'autre l'infiniment petit. En équilibre, on comprend pourquoi, grâce à l'intuition productive, il y a neutralisation réciproque ; sans cette activité synthétisante, il y aurait anéantissement réciproque. Le produit est par conséquent composé de ces deux activités et de leur copule, l'activité synthétique.

II - Déduction de la matière

« Les deux activités qui se maintiennent en équilibre dans le produit ne peuvent apparaître qu'en tant que des activités fixées au repos, c'est-à-dire en tant que des *forces* » (p. 109, trad. p. 95). On a donc, dans ce produit deux forces, qui ne sont que les apparitions des deux activités en conflit et infinies (positive et négative). Mais alors une des forces est positive et l'autre négative. Leur opposition est, comme les activités qui les fondent, une opposition absolue.

Schelling ici ne donne que la preuve *transcendantale* de la présence de ces forces expansive et retardatrice ou freinante (attractive), et non la preuve de la philosophie de la nature, car ici le produit commun issu de ces deux forces qu'est la matière n'est pas un produit de la nature en sa productivité, mais un produit du Moi lui-même et de l'intuition productive en cela qu'elle produit

un produit commun en flottant entre les deux activités opposées afin de les déterminer réciproquement. Dans cette activité productive du Moi intelligent, qui se constitue en tant qu'intelligent à même cette activité de flottement, la matière n'est pas un donné extérieur, mais le résultat de la mise en équilibre de ce tiers qui n'est ni Moi en soi ni chose en soi. En effet, la chose en soi est encore activité, tout comme le Moi en soi. Dès lors, la chose en soi ne se donne pas encore en tant que passivité, en tant que non-activité au Moi intelligent. Il faut donc que le Moi, grâce à son intuition productive, détermine la chose en soi non plus en tant qu'activité mais en tant que non-activité. Cela n'est possible que par cela que le produit est un équilibre entre les deux activités. Dès lors, même si elles demeurent activités, elles n'apparaissent pas en tant qu'activités. Ainsi, de même que le levier en équilibre ne fait pas apparaître l'activité des deux poids et semble non-actif, de même la matière en tant qu'équilibre apparaît en tant que non-activité. C'est pourquoi il y a en elle des traces de ces activités qui sont toujours présentes (car sinon il n'y aurait plus d'équilibre), mais qui ne se présentent pas dans la conscience ou pour le Moi. Une force expansive sans une force freinante donnerait une expansion infiniment positive, infiniment grande. Mais pour qu'il y ait un produit fini, il faut bien que cette activité infinie en expansion soit retardée ou freinée ou encore entravée. Ce n'est possible que par la deuxième force qui, seule, donnerait l'infiniment petit (sauf que cette force ne peut jamais être pensée sans l'autre contrairement à la première, puisqu'elle est négative tandis que l'autre est positive).

On a vu l'opposition absolue, de nature, issue d'une même source, d'un même sujet. Maintenant il faut considérer l'opposition comme opposition de direction, c'est-à-dire en tant qu'elle est dans le produit, en tant qu'elle apparaît dans le produit lui-même et pas du point de vue du mouvement. Comment s'institue cette direction ? Grâce à l'activité négative, puisque l'activité positive peut s'étendre, sans elle, à l'infini (comme la force expansive). « Dans l'infini, il n'y a pas de direction. En effet, qui dit direction dit détermination, mais détermination = négation. L'activité positive devra donc apparaître dans le produit en tant qu'une activité en soi complètement dépourvue de direction et, à cause de cela précisément, allant dans toutes les directions. (...) Si l'activité positive réunit en soi *toutes* les directions, l'activité négative, elle, n'aura qu'une seule direction. Dans le concept de direction est aussi pensé le concept d'expansivité. Là où il n'y a pas d'expansivité, il n'y a pas non plus de direction. Puisque donc la force négative est absolument opposée à la force expansive, elle doit apparaître comme une force qui contrecarre (*entgegenwirkt*) toute direction, qui par conséquent, si elle était illimitée, serait une négation absolue de toutes les directions dans le produit » (p. 110-111, trad. p. 97). La condition de possibilité pour qu'il y ait des directions, c'est la force expansive qui est sans direction et qui peut donc *toutes* les produire. En revanche, la force négative ne peut avoir qu'une seule direction, car c'est à partir de cette seule di-

rection que va se déterminer toutes les autres directions en tant que directions. Tandis que la force expansive permet la présence de toutes les directions, la force négative permet l'absence de toute direction – l'infiniment grand et l'infiniment petit.

« Mais la négation de toutes directions est la limite absolue, le simple *point*. Cette activité apparaîtra donc en tant que celle qui tend à ramener (*zurückbringen*) toute expansion au simple point. Ce point indiquera sa direction, elle n'aura donc que cette *unique* direction orientée vers ce point » (p. 97, trad. p. 111). La force positive est toutes les directions car elle est expansion infinie, c'est-à-dire que seule elle est potentiellement toutes les directions qui ne peuvent apparaître en tant que directions que par la présence d'une activité négative qui détermine. Mais la force négative n'a qu'une direction car seule elle va vers l'infiniment petit, c'est-à-dire vers la limite absolue qui est négation de toute direction (le point). Ainsi, les deux prises ensemble impliquent que la force positive aille dans toutes les directions, et que la force négative n'aille que dans une seule direction, celle qui tend vers le point, vers l'anéantissement de toute positivité, de toute direction, de toute expansion. La force positive est donc celle qui va dans toutes les directions *sauf* celle qui mène au point, c'est-à-dire la direction qui nie toute direction. Ce n'est cependant une direction que parce qu'il y a la force positive, comme cette dernière a toutes les autres directions, parce que la force négative vient à nier, donc à déterminer les directions en tant que directions. On retrouve ici la détermination réciproque des deux activités qui en soi sont opposées, au sein d'une même source, d'un même sujet, qui est l'activité productive du Moi intelligent. De l'opposition absolue des deux activités, on gagne en plus une opposition de direction qui n'est plus simplement relative. Seule l'opposition de direction telle qu'elle fut décrite plus haut est relative, car si on couple en une même direction ces deux activités, on obtient deux activités positives, en revanche, ici, on a à la fois l'opposition absolue de nature entre force positive et force attractive, qui, couplées, s'anéantiraient, et l'opposition de direction qui se fonde dans l'opposition absolue. Les deux directions peuvent donc s'anéantir (infiniment grand / infiniment petit ; toutes les directions / le point). C'est pourquoi Schelling écrit : « activité et direction ne font ici absolument qu'un, le Moi lui-même ne les distingue pas » (p. 111, trad. p. 97). Le Moi n'a accès qu'au produit, c'est-à-dire à la matière en tant qu'elle est le résultat du conflit équilibré des deux activités et de leur synthèse, mais la matière se constitue à partir de l'opposition absolue et de direction des forces. Toutefois, en vertu de l'exigence du *en tant que*, cette identité entre activités et directions doit apparaître pour le Moi. Il faut que cette opposition absolue et de direction apparaisse également *pour le Moi lui-même*, en tant que trace de ce conflit de direction. Le Moi distingue alors « l'*espace* en tant qu'espace, le *temps* en tant que temps ». L'espace et le temps seront donc les expressions de cette opposition de direction : ils sont l'apparition *pour le Moi* de cette opposition (cf. L'*Aperçu général*).

Cette opposition de directions doit être unie en un seul et même sujet, afin de regagner un nouvel (*wieder*) *en même temps*, une nouvelle synthèse. Pour que la force positive ou expansive soit limitée par la force négative ou attractive, il faut que cette dernière reste différente de celle-là, et son action ne pourra pas dès lors aller dans la même direction que la force positive. Il ne s'agira pas pour elle de parcourir en sens inverse les directions que parcourt la force positive. Il faut donc qu'elle agisse à distance, immédiatement, contrairement à l'activité expansive qui agit en continuité, qui parcourt tous les points d'une direction, car l'activité qui agit à distance n'a pas, pour limiter la force expansive, à parcourir tous les points par lesquels passe cette dernière, sinon les deux forces ne pourraient pas être distinguées. Si la force expansive va du centre commun (le sujet) C au point A en passant par tous les points qui jalonnent le chemin qui va de C à A, alors l'activité répulsive, négative agira immédiatement sur A ; par conséquent, l'activité située entre C et A sera l'activité expansive tandis que celle qui dépasse A sera l'activité répulsive. On retrouve ici le même rapport qu'entre l'activité réelle et idéale : l'intuition productive compose ces deux activités à titre troisième activité de synthèse, il faut donc qu'il y ait également dans la matière l'expression de cette troisième activité. Il y a alors un sujet identique en lequel les deux activités sont, malgré leur opposition, réunies, comme les deux activités idéale et réelle sont réunies par l'effort du Moi qui les intuitionne. L'intuition productive trouve son expression dans la matière sous la forme de la pesanteur. La matière est par conséquent composée par 1) la force expansive, 2) la force retardatrice, 3) la pesanteur comme synthèse. De même, l'activité productive était composée par 1) l'activité réelle, 2) l'activité idéale, 3) leur synthèse : le Moi intelligent, qui intuitionne le conflit et le synthétise dans son effort pour regagner l'identité. 1) et 2) sont les facteurs de la construction de la matière ou de l'intuition productive, tandis que 3) est ce qui les construit. La matière contient donc bien les traces en elle de ces trois activités du Moi, elles en sont les expressions au sein de la chose en soi, qu'il s'agit de stabiliser afin qu'elle devienne ensuite phénomène et qu'elle disparaisse en tant que telle de la conscience.

Corollaires

La matière est composée de trois forces fondamentales, Schelling va déduire à partir d'elles les trois dimensions de la matière. La matière est composée de trois moments :

a) celui où forces positive et force négative sont en un seul point. A partir de ce point la force expansive, positive ne peut produire ici que la longueur. Du point C (le centre commun des deux forces) au point A (le point-limite), seule la force expansive est visible, en revanche, à partir du point-limite A, la force négative, qui agit pour limiter, apparaît. On a donc le schéma de la ligne (la longueur) suivant : de C à A, la force positive domine, plus elle va vers A, moins elle est active. De A vers B, c'est la force négative qui domine, plus elle va vers A moins elle est active, A étant le

point d'équilibre ou le point d'indifférence relative (la synthèse des deux = 0). A est la limite commune relative entre les forces positive (de C à A) et négative (de A à B), tandis que B est la limite absolue de la ligne tout entière, puisque alors il y a négation totale. Cette longueur CAB est l'aimant, où de CA est le pôle positif, AB le pôle négatif, et A en est le point d'équilibre (le neutre – d'où l'expression de neutralisation de la chose en soi comme activité). C doit donc être la source des deux forces et être le pôle positif, car en lui, jusqu'à A, seule la force positive apparaît (la force négative n'agissant qu'à partir du point A). Ce ne peut être que la longueur, c'est-à-dire qu'il n'y a ici qu'une seule direction, car les deux forces sont encore unies en A, et donc la force négative – celle qui fait apparaître les directions en tant que directions – agit en une seule direction (tout ramener au point C, à la source), ainsi la force positive ne peut pas aller dans toutes les directions, mais en une seule.

Le magnétisme est donc identique à la longueur. La matière possède par conséquent une longueur déduite à partir du jeu entre les deux forces, et cette longueur est le magnétisme, ce dernier étant présent dans toute la matière en général et est donc « une véritable catégorie de la physique » ou « une fonction universelle de la matière » (*Déduction*, § 13) : le magnétisme « intervient dans la construction de toute matière » (§ 15). La force positive, en soi sans direction, est donc l'espace infini, la force négative seule est le point mathématique, la ligne est par conséquent la première synthèse du point et de l'espace. Dès lors l'aimant est une ligne pure. A ce moment du magnétisme correspond le moment de la conscience où sujet et objet sont encore unis, ce moment proche du sujet-objet originaire (que l'intuition intellectuelle restitue au philosophe).

b) B est la limite absolue de la ligne, dès lors la force négative, qui est limite, doit être elle-même limitée (comme l'activité idéale doit intégrer en elle la limite et donc être elle-même limitée). C'est A, la limite commune des deux, qui vient à limiter la force négative. Tout comme la limite pour les deux activités idéale et réelle, A sera contingent pour les deux forces, car elles sont par nature toutes deux infinies, donc la limite s'impose à elle comme un trouvé. Elle est contingente pour les deux forces, car elle n'est *ni* positive *ni* négative (*Déduction*, § 12). Cette contingence de A permet la séparation de CA et de AB. A se pose alors non plus comme point de réunion des deux forces, comme dans le magnétisme, mais comme point de séparation, comme ce qui est commun certes, mais pour les séparer. Le moment où CA et AB sont séparés est celui de l'électricité : ce moment correspond au moment de la conscience désigné par la sensation.

En étant séparée de la force négative, la force positive, expansive, va pouvoir aller dans toutes les directions. Par exemple, elle va de C à A, mais alors à partir de chaque point se situant entre C et A (points qu'elle a parcouru, puisqu'elle est successive, contrairement à la force négative, qui agit immédiatement ou à distance) peut se développer une autre direction, qui sera la largeur. C'est pourquoi l'électricité est ce moment de la longueur et de la largeur, car « elle se répand sur toute la surface d'un corps » (« Tout corps électrique est électrique sur toute sa surface » *Déduction*, § 22). S'il s'agit de la surface, alors l'électricité sera la recherche de la longueur (AC, par exemple) et de la largeur (les autres directions).

c) Il manque maintenant le moment de la synthèse, qui sera la synthèse entre magnétisme et électricité ou entre la longueur et la largeur : c'est celui de l'épaisseur (*Dicke*) ou du processus chimique. Ce moment a pour but de faire en sorte que la matière tout entière apparaisse, et qu'elle apparaisse comme équilibre, ce qui n'est possible que si les deux forces se compénètrent en chaque point de la construction. C'est le moment de la troisième dimension, où longueur et largeur se compénètrent, comme deux corps dans le processus chimiques. Le moment de l'électricité a posé l'opposition entre les deux forces, or la matière, comme le Moi intelligent, cherche à introduire dans une telle opposition l'identité : « Les deux forces doivent être exposées *en tant qu'opposées* dans une seule et même intuition. Si les deux sont opposées et séparées, alors, tout comme dans le moment précédent, chacune de ces forces produira *pour soi* la surface. Mais les deux doivent à nouveau (*wieder*) être posées dans leur séparation [comme] identiques pour l'intuition. Puisque l'opposition des *forces elles-mêmes* doit subsister, cela n'est possible que par cela que leurs *productions* soient exposées dans un tiers commun, et puisque, comme on l'a dit, chacune de ces forces produit pour soi la surface, alors le commun (qui ne doit pas être pensé comme naissant par un simple ajout, mais par une pénétration ou une multiplication effective des produits l'un par l'autre) devra être la *deuxième puissance de la surface* ou le *cube* » (§ 34) ou la surface sur la surface).

Pour que deux corps soient en opposition, il faut qu'en l'un deux prédomine la force positive et en l'autre la force négative, car sinon il ne peuvent apparaître *en tant qu'opposés*. Le moment du processus chimique est dans la conscience celui de la séparation entre sujet et objet et l'effort pour les réunir (puisque'ils sont en détermination réciproque). Ce moment correspond dans la conscience à celui de l'intuition productive. Mais si l'intuition productive est détermination réciproque des activités idéale et réelle, alors il en va de même ici avec la pesanteur, car en elle l'activité idéale ou limitative se répand partout, tant en longueur qu'en largeur.

La matière est ainsi la réunion équilibrée du magnétisme, de l'électricité et du processus chimique, tout comme l'intuition productive est l'activité qui réunit la le senti, le sentant et leur synthèse (le Moi intelligent). Le produit réel fini sera donc la synthèse de ces trois activités en équilibre grâce à la troisième. Dans la nature, il y a un processus qui réunit cette triplicité de forces, c'est le galvanisme, « lequel n'est pas un processus particulier mais l'expression universelle de tout processus passant dans le produit » (p. 119, trad. p. 104). En effet, le processus chimique, en tant que synthèse du magnétisme et de l'électricité est encore perdu dans ce tiers, tandis que le galvanisme est ce processus qui se distingue de cette triplicité pour réussir à articuler ces trois forces, comme le sujet qui, en s'efforçant de réunir les deux activités opposées prend conscience de lui et s'extrait de cette opposition. Le processus chimique n'est donc que l'expression particulière du galvanisme, qui permet de mettre en rapport les trois forces car il représente séparément les trois moments, tandis que le processus chimique s'est perdu dans les trois (§ 59). Le galvanisme est donc comme l'exposition consciente et articulée de la synthèse qui a lieu dans le processus chimique. En effet, en lui, magnétisme, électricité et processus chimique peuvent être distingués. La gradation du

processus dynamique de la nature est donc 1) le magnétisme (= la ligne) ; 2) l'électricité (= l'angle) ; 3) le galvanisme (= le triangle).

Le galvanisme est donc l'expression finie (le produit) du processus composé du magnétisme, de l'électricité et du processus chimique. C'est donc l'exposition objective du processus chimique pour autant que ce dernier est également une synthèse : les deux se comportent en tant qu'intuition productive, le processus chimique est dans le mouvement, le galvanisme en est l'expression dans le produit qu'est la matière.

Remarque générale concernant la première époque

On comprend bien alors qu'il y a une identité entre les fonctions primitives de la nature et celles du Moi, et on comprend également que si le Moi est bien une machine à créer des copules, il en va de même avec la nature, dont les copules fondamentales sont :

1) Le magnétisme ou la longueur : il est, dans la première période de l'histoire de la conscience de soi la sensation originaire. En effet, dans la sensation originaire le Moi est sujet et objet, sans le savoir, car les deux activités illimitée et limitante sont pas distinguées pour le Moi puisqu'il ne peut pas encore s'intuitionner en tant qu'intuitionnant.

2) L'électricité : il est le moment de l'opposition entre Moi en soi et chose en soi, puisque l'électricité est issue de la séparation des deux forces, tout comme le Moi en soi et la chose en soi découlent de la séparation de l'activité réelle et de l'activité idéale.

3) Le processus chimique : il est le moment de l'effort de la réunion des deux forces, puisque dans le processus chimique, les deux forces doivent se compénétrer en chacun des points. Il correspond au moment de l'intuition ou du Moi intelligent.

« Le troisième acte est celui par lequel le Moi devient objet pour soi en tant que sentant. Mais, conformément à ce qui a été déduit, ceci n'est pas possible sans que les deux activités auparavant complètement séparées ne soient exposées dans un seul et même produit identique. Ce produit, qui est la matière, est donc entièrement une construction du Moi, mais pas pour le Moi lui-même, lequel est encore identique à la matière. Si dans le premier acte le Moi est intuitionné seulement en tant que objet, dans le second en tant que sujet, dans celui-ci il devient objet en tant que les deux *en même temps*, ceci bien entendu pour le philosophe, non pour lui-même. Pour lui-même, c'est seulement en tant que sujet qu'il devient, dans cet acte, objet. Il est nécessaire qu'il n'apparaisse qu'en tant que matière puisque dans cet acte il *est* sujet-objet, mais sans s'intuitionner en tant que tel » (p. 121, trad. p. 106). On retrouve la distinction fondamentale entre le *pour le Moi* et pour le philosophe : si les activités réelle et idéale doivent être réunies dans un produit commun, alors ce produit ne peut être qu'un sujet-objet. C'est la matière, qui est l'objectivation du *en même temps* : la matière est par conséquent l'objectivation de la copule qui réunit la chose en soi et le Moi en soi, l'activité idéale et l'activité réelle, le sujet et l'objet. Mais ce qui manque ici c'est le pour le

Moi. Si le Moi pouvait s'intuitionner en tant que sujet-objet conscient à même la matière, alors l'histoire de la conscience de soi serait achevée (cf. p. 69, trad. p. 60). La matière est donc le sujet-objet objectif, non pas encore devenu subjectif ou pour le Moi, elle est le premier équilibre ou le premier *en même temps* du sujet et de l'objet mais pas pour le Moi, et c'est bien cette exigence du *pour le Moi*, ou de l'activité illimitable, qui va permettre à la conscience de passer à une puissance supérieure. « La matière n'est rien d'autre que l'esprit intuitionné dans l'équilibre de ses activités » : l'intuition productive permet de synthétiser en un tiers les deux activités opposées, mais elle s'objective pour le Moi en tant que matière.

La matière est par conséquent le premier phénomène, ou la première apparition de l'effort pour réunir les deux activités idéale et réelle. La copule sera tenue en elle par la pesanteur : ici le Moi entier, comme sujet-objet est pour la première fois objectif, puisqu'est gagné un équilibre entre le sujet et l'objet, grâce à l'intuition productive qui est et réelle *et* idéale, et qui, par son flottement entre les deux, peut les réunir ou les concilier. Le produit précaire de cette réunion est donc la matière, qui cependant devra *à nouveau* être dépassée à cause de l'activité illimitable, afin que le Moi accède à une puissance supérieure. Car la matière, si elle est la première objectivation totale de l'identité-synthèse sujet-objet produite par le Moi n'est pas encore *pour le Moi*. L'exigence transcendantale va donc permettre au Moi de dépasser cette première objectivation : il ne peut en effet pas demeurer à la puissance de la matière, qui est, comme le dit Leibniz, « l'état de sommeil des monades » ou « l'esprit figé (*geronnenen Geist*) » comme l'exprime encore Hemsterhuis, c'est-à-dire que la matière est le sujet-objet objectif et non pas encore subjectif.

Conclusion

Pourquoi Schelling procède-t-il à une preuve transcendantale de la matière ici ? Il s'agit de poser un lien entre la philosophie transcendantale et la philosophie de la nature. La matière, si elle peut être déduite transcendantalement, c'est-à-dire pour le Moi, et si elle peut également être *créer* dans la philosophie de la nature (Dédution, § 1), et enfin, si cette déduction est identique, alors se situe ici un lieu où coïncident les deux philosophies. Mais alors il n'est plus question d'un parallélisme, mais d'une succession, et ici on peut soit descendre vers la matière inorganique et organique ou monter vers l'agir pratique. De plus, on comprend que la philosophie de la nature a une implication transcendantale au sens où il ne s'agit plus d'un *pour le Moi* mais d'un *pour la nature*. La nature est constituée, comme la conscience, à partir d'une productivité infinie idéale, etc. Mais alors cette identité de structure apparaissait jusqu'à maintenant comme un parallélisme, il devient ici une identité. Il semble ainsi que la preuve transcendantale de la matière soit simplement limitée par l'exigence du *pour le Moi*, qui doit réintégrer cette matière dans la conscience, alors que la matière dans la philosophie de la nature ne doit pas être limitée au seul *pour le Moi*.

On sait, de plus, que les causes dernières de la nature ne peuvent pas être perçues empiriquement, il s'agit donc de les déterminer *a priori*. L'*a priori* est par conséquent cette anticipation conditionnelle de l'empirie qui doit venir expliquer le donné. Il s'agit donc de principes idéels, qui, comme l'activité productive, ne peuvent jamais se présenter en tant que tels dans la nature naturée. L'activité productive est par conséquent le Moi naturant, inconscient, la copule productive, dont le Moi ne peut jamais originairement devenir conscient, sauf par un artifice du philosophe. Il y a donc un passé inconscient qui échappe au Moi naturé, qui est le Moi naturant, et que seul le Moi philosophe peut sonder grâce à l'artifice de l'intuition intellectuelle.

Par conséquent, dans la partie proprement théorique de la philosophie transcendantale, l'activité ou l'objet est premier au sens où il devance toujours l'activité intuitionnante qui doit faire retour sur elle pour la limiter et s'intuitionner dans cette limite. Si l'on n'avait pas accès au vouloir, alors il n'y aurait guère de différence d'avec la philosophie de la nature. C'est parce que l'activité objective devance ici, pour le moment, dans la première époque, l'activité subjective que Schelling peut constituer une déduction de la matière équivalente à celle de la philosophie de la nature. Mais une fois le Moi devenu intelligent, une fois l'activité idéelle reprise et intuitionnée, alors le sujet reprend sa primauté qui est celle de la philosophie transcendantale. La déduction de la matière ici esquissée du point de vue transcendantal n'est donc possible que par cette primauté provisoire de l'activité objective, de l'inconscient sur le conscient. C'est également la raison qui explique pourquoi dans la *Déduction général du processus dynamique*, Schelling part des acquis du *Système*. Il y a donc ici, comme nous l'avons dit, une identité, et non plus seulement un parallélisme entre les deux philosophies réunies autour de la question de la matière (« l'identité du dynamique et du transcendantal » p. 121, trad. p. 105). Celle-ci est à la croisée des chemins. Finalement, on peut dire que la considération de la matière va permettre à Schelling, un an après, d'affirmer que la nature n'est plus parallèle, mais est avant la philosophie idéale, qu'elle en est le passé. Cette possibilité s'esquisse déjà ici, puisqu'il serait peut-être possible non plus de suivre une voie parallèle, mais, lorsqu'on parvient à cette croisée de chemins, de descendre, en abstrayant l'intuitionnant dans l'intuition intellectuelle. Ce que l'on gagne, c'est l'accès à l'identité absolue de l'idéal et du réel, ce que l'on perd, c'est le transcendantal, ou encore l'exigence du *pour le Moi*. L'*en même temps* se transformera alors en *immédiateté*.